Un Symbole de la Résistance

LE COMBAT DE SAUCATS

14 JUILLET 1944

LE COMBAT DE SAUCATS

Un Symbole de la Résistance

LE COMBAT DE SAUCATS

14 JUILLET 1944

A LA MÉMOIRE
des treize jeunes héros

ANÈRE Lucien
Élève du Lycée de Bordeaux, classe préparatoire à l'École Nationale de la France d'Outre-Mer.

BOURON Jean-Pierre
Élève du Lycée de Bordeaux, classe de H. E. C et Saint-Cyr. (Arrêté à Saucats, fusillé à Souges).

BRUNEAU Jean-Claude
Ancien élève du Lycée de Bordeaux, étudiant en médecine.

CÉLÉRIER Guy
Ancien élève du Lycée de Bordeaux.

DIETLIN Daniel
Élève au Lycée de Bordeaux, classe préparatoire à l'École Nationale de la France d'Outre-Mer.

GLOTZ Jacques
Ancien élève du Lycée de Lyon.

HUAULT Christian
Ancien élève du Collège de Chinon.

HURTEAU Roger
Ancien élève du Lycée de Bordeaux.

MOSSÉ François
Élève de l'École des Sciences Politiques de Paris.

PICON Michel
Élève du Lycée de Bordeaux, classe de H. E. C. et Saint-Cyr.

ROUIN Jacques
Ancien élève du Lycée de Bordeaux, étudiant en médecine.

SABATÉ Roger
Élève du Lycée de Bordeaux, classe de H. E. C. et Saint-Cyr.

TAILLEFER André
Ancien élève du Collège Moderne de Bordeaux.

Tombés sous les balles ennemies,

à Saucats le 14 Juillet 1944

pour que

Vive la France

Mon âme est à Dieu
Mon corps à la France
Mon honneur est à moi

CHIRURGIE DE GUERRE

et

Organisation chirurgicale aux Armées

Chirurgie de guerre

Page d'un manuel de chirurgie appartenant à Rouin, *retrouvé dans les décombres de la* FERME DE RICHEMONT *et portant, écrite de la main de* Rouin, *la devise de* DE BOURNAZEL,

14 JUILLET 1944

SAUCATS

Allocution prononcée

par

MAURICE SCHUMANN

à la Radiodiffusion Française, le 16 Juillet 1945

Vous connaissez la devise de DE BOURNAZEL : « *Mon âme à Dieu, mon corps à la France, mon honneur à moi.* » *En soi-même, chacun de ces mots est assez simple et assez plein pour se suffire. Mais comme la formule devient plus pathétique et plus éclatante à la fois, quand on la déchiffre, non plus sur un livre imprimé ou sur un Livre d'Or, mais dans les débris d'un bastion, dont tous les défenseurs, après l'avoir gravée, sont morts pour elle !*

Or... or, jeunes Français, écoutez cette histoire :

Il y a dans la lande girondine, à une vingtaine de kilomètres au sud de Bordeaux, près de Saucats, une ferme abandonnée qu'on appelle Richemont. Elle fut bien davantage qu'un champ de bataille du maquis : un avant-poste, une école de cadres. Là, se trouvait à l'aube du 14 juillet 1944, vous entendez bien : du 14 juillet — une quinzaine de garçons, dont quelques-uns seulement avaient passé la vingtaine, dont plusieurs avaient dix-sept ans. Tous élèves ou anciens élèves du Lycée Michel-Montaigne de Bordeaux, ils se préparaient, soit à l'Ecole de Saint-Cyr, soit à l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer. Mais, avant d'encadrer notre armée ou notre Empire, ils voulaient être dignes de ceux qui nous forgèrent un empire et une armée. Soixante Allemands et quarante traîtres à la solde de l'Allemand choisirent, pour encercler leur ferme et donner l'assaut, le jour de la Fête Nationale. Cent contre quinze ! Cent hommes surarmés contre quinze enfants, mal armés ! Il faut croire que c'était encore trop peu, puisque les assaillants furent repoussés. Après trois heures de combat, il leur fallut mettre en position devant la ferme une pièce d'artillerie lourde. Bien entendu,

la maison s'effondra. Mais les survivants tentèrent encore une sortie, guidés par le porte-drapeau. Trois d'entre eux réussirent à percer. Mais les blessés furent sauvagement achevés par les traîtres, hélas ! sur lesquels les Allemands se déchargeaient de la plus vile besogne. Cependant, quand les assassins se replièrent, après avoir pillé les décombres et détroussé les corps, ils emportèrent plus de vingt cadavres ! Chacun des nôtres avait été plus et mieux que son propre vengeur : « Mon âme à Dieu, mon corps à la France, mon honneur à moi. »

Pendant la veillée du 14 juillet 1945, sous l'Arc de Triomphe, nous pensions à vous : SABATÉ, DIETLIN, MOSSÉ, ANÈRE, BRUNEAU, TAILLEFER, ROUIN, HUAULT, GLOTZ, PICON, HURTEAU, CÉLÉRIER ; *et vous* BOURON, *qui, moins heureux, fûtes abattu à Souges, après onze jours de souffrances, et à toi aussi,* MORETTO, *l'enfant italien, étranger au combat, que les meurtriers ramassèrent sur la route et massacrèrent pour le plaisir d'avoir un crime de plus sur la conscience...*

Et votre mémoire nous dictait trois leçons :

D'abord, vous avez, tout enfants que vous étiez, sur le mensonge de l'abaissement et de la résignation, la victoire du caractère. Et chacun de vous aurait pu dire, avec la même ironie méprisante et triomphante que Chateaubriand, dans sa lettre de 1833 à Armand Carrel : « Je vous recommande, Monsieur, ce gouvernement prosterné qui chevrote la gloire des défai es, la fierté des abandons et l'honneur des humiliations de la Patrie. »

Et puis, vous avez été, non pas seulement des martyrs, mais des ouvriers de la délivrance. A quinze, vous avez retenu cent ennemis et un canon lourd. Croyez-en les combattants de la bataille de Normandie s'il n'y avait pas eu, dans toute la France, des soldats volontaires comme ceux de Saucats, la tête de pont du 6 juin n'eût été ni établie, ni élargie. EISENHOWER, MONTGOMERY, DE GAULLE *l'ont dit en termes identiques : les soldats sans uniforme ont sauvé les soldats en uniforme.*

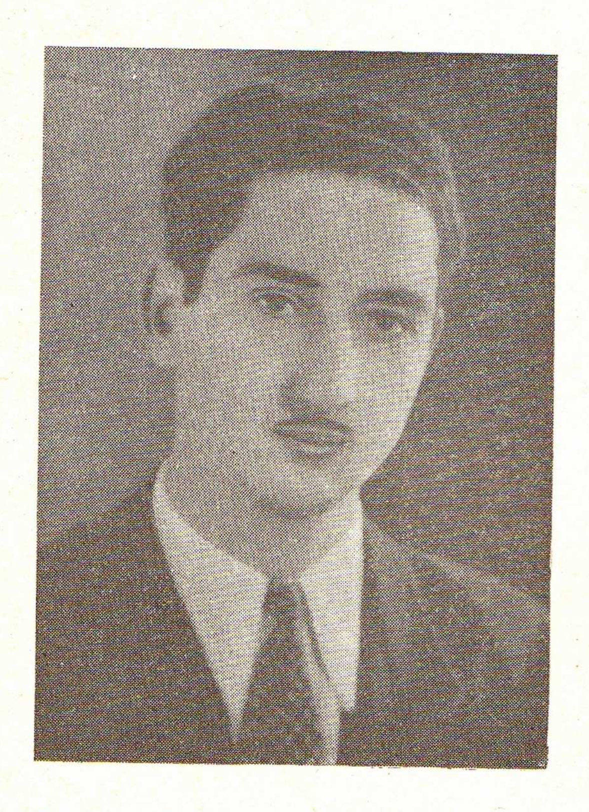
Enfin, c'est votre dernier vœu, n'est-il pas vrai ? vous nous enseignez que l'armée des réfractaires et des maquisards combattants a conquis sur la France des droits qui, tous, ne sont pas encore reconnus et, pour la France, sur la communauté des vainqueurs, des droits qui, eux non plus, ne sont pas encore tous consacrés. L'oublierons-nous, nous tous qui avons vécu le 14 juillet 1945, parce que le

14 juillet 1944, vous êtes morts ?

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Les notices que l'on va lire ont été rédigées par les camarades de Lycée des héros de Saucats, d'après les documents fournis par les familles.

ANÈRE Lucien



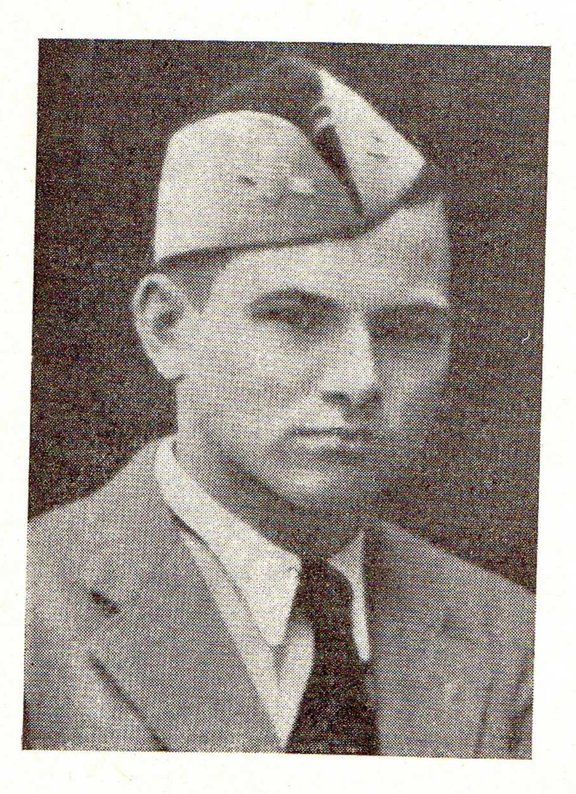
Lucien ANÈRE est né dans une famille de coloniaux : son père était militaire à Madagascar quelques mois avant sa naissance à Bordeaux, le 12 mars 1924. Tout jeune, dès l'école maternelle, il se fait distinguer par « la vivacité de son tempérament et la grâce de ses manières ». En 1935 il entre au Lycée Michel-Montaigne, à Bordeaux, où il tient pendant neuf ans la tête de sa classe. Après ses baccalauréats, il prépare le concours d'entrée à l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer : la carrière coloniale est tout indiquée pour lui, car il a l'exemple de son père. Et puis, il aime la vie dure mais exaltante : aux colonies, il trouvera un cadre très grand, un espace immense, un ciel bleu, qui l'ont toujours attiré ; il y aura de la besogne à abattre ; il faudra accomplir son devoir, être bon administrateur. Tout son avenir se dessine dans cette habitude qu'il a de s'interroger, de paraître hésiter, enfin de ne s'engager dans la voie finalement choisie qu'avec l'assurance de pouvoir s'y donner entièrement, avec le plein accord de son être. Pour le moment, il prépare le concours à fond : il est reçu dix-septième. Mais ses amis qui l'ont vu se poser la question de sa vocation professionnelle, puis la résoudre, le voient aussi pendant ces années se demander ce que doit signifier sa vie. Chrétien d'éducation, il nourrit sa foi et la consolide jusque dans son effort pour comprendre toutes les vérités, toutes les valeurs humaines. C'est sans doute parce qu'elle lui a appris

l'oubli de soi et de son intérêt apparent, la nécessité d'agir dans la loyauté au profit de tous, le refus de se résigner devant le mal, qu'il est entré dans la lutte. En tout cas, alors qu'en 1940 il disait aux siens que le devoir dicté par la discipline et le besoin d'union obligeaient à suivre le gouvernement, il réagit en 43 contre l'humiliation de son pays. « Il faut de toutes ses forces résister aux Allemands, leur faire échec, les vaincre, sinon par les armes, du moins par la pensée et l'esprit » ; ce qui l'entraîne à son premier geste positif, la distribution clandestine, avec quelques camarades, des « cahiers du témoignage chrétien ».

Le souci de son concours, de l'avenir qu'il espérait retrouver après le combat, car il aimait la vie et les joies de la jeunesse, retardera seul son engagement total. Il sait d'ailleurs qu'il lui sera facile de rejoindre un groupe quand sa carrière de lycéen sera terminée, et qu'il y a au Lycée une équipe prête à l'action si le débarquement attendu se produit en cours d'année. L'action s'impose à lui quand l'événement se produit, au moment où il passe ses épreuves avec une assurance justifiée, et alors que le sursis qui le protège contre le départ pour l'Allemagne disparaît. Il a toujours été résolu à se refuser à ce départ, à cette démission, et il entre au maquis de Saucats, en prévenant son père seul de sa décision : « Je te charge, lui dit-il, de prévenir maman avec les ménagements qui conviennent. » Mais il n'accepte jamais de dire où il se trouve, lors de ses deux courtes permissions. Il est pris par cette vie militaire qui lui apprend son devoir de Français, et à combattre ouvertement. C'est en effet, en accomplissant son devoir, en combattant, qu'il est tombé, le 14 juillet 1944, sans peur sans aucun doute, héros conscient de son devoir de Français et de chrétien.

Tous ses camarades avaient reconnu en lui « une grande âme, aussi droite que son regard, une grande intelligence, un cœur bon et sincère », une amitié solide sur laquelle ils pouvaient compter, même dans les circonstances les plus difficiles. Et ils sont fiers d'avoir eu pour camarade un jeune homme plein de patriotisme et d'honneur, qui a accepté généreusement la mort du brave pour que « vive la France et que notre drapeau flotte à nouveau fièrement ».

BOURON Pierre



Fils d'un médecin des Troupes coloniales, Chef du Service de Santé de la Guyane Française, qui disparut en service commandé le 28 février 1939, Jean-Pierre BOURON, né le 1er novembre 1925, avait vécu sous les cieux les plus divers : Maroc, Indochine, Chine, Guyane ; « il avait voué un véritable culte aux terres de l'Empire auxquelles il voulait consacrer son existence dans l'armée, au service de la Patrie ». Dès son plus jeune âge se manifesta sa vocation militaire. A Fort-Bayard (territoire de Kouang-Tchéou-Wang), son éducation fut confiée aux bons soins d'un missionnaire. Celui-ci avait adapté son enseignement aux goûts de son élève, et les leçons se terminaient parfois en un assaut d'escrime, où le bon Père s'efforçait de se mettre en garde contre les bottes fougueuses de son disciple, à peine âgé de neuf ans.

A la même époque, le jeune Jean-Pierre était l'animateur de longues parties de petite guerre auxquelles prenaient part avec enthousiasme les jeunes Français du Poste, fils, comme lui, de fonctionnaires coloniaux. Son jeu préféré, c'étaient d'interminables batailles de soldats de plomb, distraction qui lui fut chère jusqu'à ses derniers jours.

Il rêvait d'égaler les exploits, qui l'émerveillaient, des grands coloniaux : de Foucauld, de Bournazel, Lyautey.

Brillant élève en Histoire, il avait acheté, sur ses économies, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de Thiers.

Tous ses efforts tendaient à être capable de bien servir la France aux Colonies. Sans aucun doute, il eût fait un officier d'une haute conscience professionnelle, prêt au sacrifice suprême : excellent entraîneur d'hommes par son exemple et par l'ascendant qu'il exerçait sur ses camarades, qui l'aimaient et le tenaient en haute estime. A toutes ces qualités, il joignait l'austérité d'une âme profondément religieuse et rayonnante de foi.

Il accomplit ses études avec un zèle enthousiaste et une telle adaptation au milieu qu'à seize ans il est bachelier complet. En 1943, il est reçu au concours d'entrée à Saint-Cyr. L'Ecole dissoute par les Allemands, il refuse de s'engager au « 1er régiment de France » ou à la Garde pour n'avoir pas à prêter serment au maréchal Pétain. Que faire alors? Il retourne au Lycée, prépare un autre concours, celui des H. E. C., où il sera admissible, mais sa mère n'apprendra son succès qu'après sa mort. Le débarquement du 6 juin en Normandie galvanise ses espoirs, et le 15, il décide avec d'autres camarades de prendre le maquis. Le 11 juillet, il vient auprès de sa mère pour un bref congé. Le 14, il regagne Saucats, lorsque la Gestapo l'arrête sur la route. Martyrisé, fouetté, il garde comme un secret les noms de ses camarades faisant partie du groupe et qui avaient pu se sauver. Il est incarcéré au fort du Hâ où sa conduite fait l'admiration de ses compagnons de captivité. Interrogé par un officier allemand qui lui promet la vie sauve s'il s'engage dans la milice, il refuse avec hauteur. « Que feriez-vous si malgré tout vous étiez rendu à la liberté? — Je repartirais défendre mon pays. » Il venait de signer sa condamnation sans appel. Transféré au camp de Souges, il est fusillé à l'aube du 29 juillet, donnant à la France en mourant pour elle la plus grande preuve d'amour qui soit. Devant sa fierté résolue, l'officier allemand qui l'interrogeait n'avait-il pas dit lui-même : « Celui-là, c'est un dur. »

Sa devise était : « La France avant tout » ; son ambition : la servir.

BRUNEAU Jean-Claude



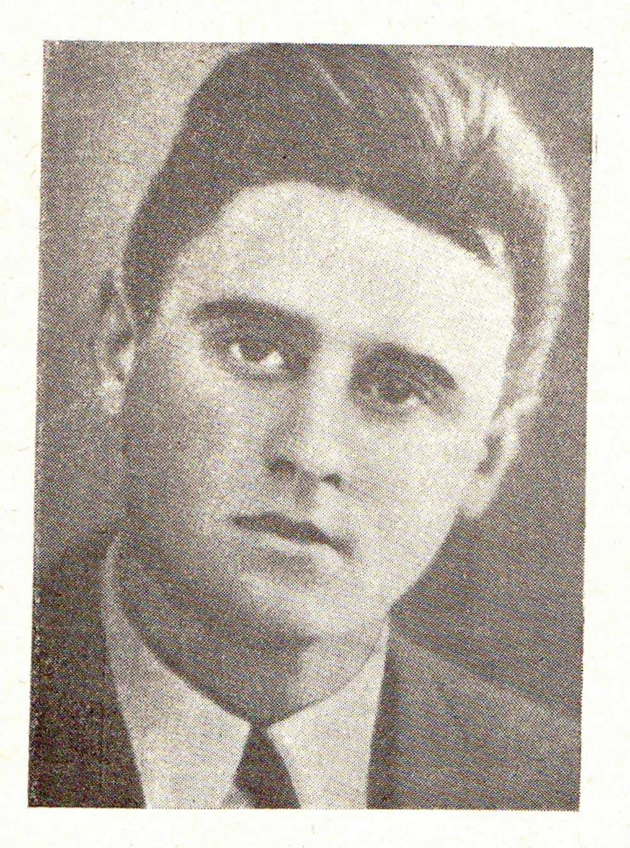
Né à Bordeaux, le 14 février 1925, Jean-Claude BRUNEAU est toujours resté dans sa ville natale, où il a fait ses études. Il est entré d'abord au Lycée de Longchamps, et y est resté jusqu'en 1943, date où il fut reçu au baccalauréat de philo-sciences. Ce qui le passionnait surtout, c'étaient les sciences naturelles. Il était doué d'un esprit d'observation très vif, son adresse manuelle était grande. Aussi décida-t-il de faire sa carrière dans la chirurgie où ses qualités naturelles pouvaient le servir et lui permettre d'arriver à d'excellents résultats. Et puis, c'est une voie dans laquelle on peut servir les autres, faire du bien sur terre et soulager des misères. Il s'était donc inscrit à la Faculté de Médecine pour suivre les cours de l'A. P. M. Au concours de fin d'année, il fut reçu dans un rang très honorable. Mais les résultats ne furent publiés qu'après son départ pour le maquis et il ne les connut jamais.

Depuis 1940, il souffrait de plus en plus de voir les Allemands se maintenir en France, et y exercer une contrainte qui lui pesait, car il était très épris de liberté. L'ennemi voulait empêcher la jeunesse de faire son devoir et de se développer librement? On verrait bien. Et la résolution est prise : il faut lutter contre l'Allemand détesté. Ce garçon de visage fin, aux yeux malicieux, était d'une nature très gaie. Avec ses camarades, il se montrait entraînant, vif, mais cependant, sur les sujets personnels, peu expansif. Même dans sa famille, il ne parlait pas de lui-même, de ses préoccupations, et il partit sans avoir expliqué à ses parents les raisons qui le poussaient à partir.

Pour que ce jeune homme si joyeux, boute-en-train avec ses amis, ait décidé de risquer sa vie, il faut qu'il ait bien réfléchi. Et aussi, il a le goût du risque et de l'imprévu. Mais surtout, il sent que son devoir de jeune, de Français, est d'accomplir une tâche utile au pays.

C'est pourquoi, dès qu'il apprit qu'un maquis se formait près de Bordeaux, il s'empressa de le rejoindre, apportant sa vaillance, son entrain, sa bonne volonté. Les camarades qu'il trouve sont étudiants comme lui pour la plupart, et sont tous animés d'un désir ardent de rendre service à la France. Ils veulent apprendre à manier les armes pour le jour où il sera possible d'attaquer ouvertement. Leur groupe est uni, il forme un bloc solide. Et, ce qui est merveilleux, ce bloc est resté uni dans la mort, le 14 juillet 1944, car tous ont lutté jusqu'au bout, pour leur idéal, avec foi, avec vaillance, avec honneur.

CÉLÉRIER Guy



Guy CÉLÉRIER, né le 29 janvier 1927, commence sa vie sur les bords du Bassin d'Arcachon : il va à l'école à Andernos. Il nous apparaît déjà dans sa plus tendre enfance comme un être doux et aimable, mais déjà volontaire. Par la suite, sa volonté devint de plus en plus tenace : quand il avait choisi un parti, il était impossible de le détourner du but qu'il s'était fixé.

La guerre trouve le jeune Guy élève du Lycée Michel-Montaigne : il y poursuit le cycle de ses études. Mais la campagne de France avait marqué d'un sceau indélébile le foyer des CÉLÉRIER : le père n'était pas revenu, tombé « quelque part en France », pour sauvegarder le bonheur et la liberté des siens et de tous. Mme CÉLÉRIER, elle-même, sert sa patrie en se dépensant dans les services de la Croix Rouge militaire, puis, par

la suite, en se ralliant à la Résistance, ce qui lui valut de faire connaissance avec les geôles du Fort du Hâ.

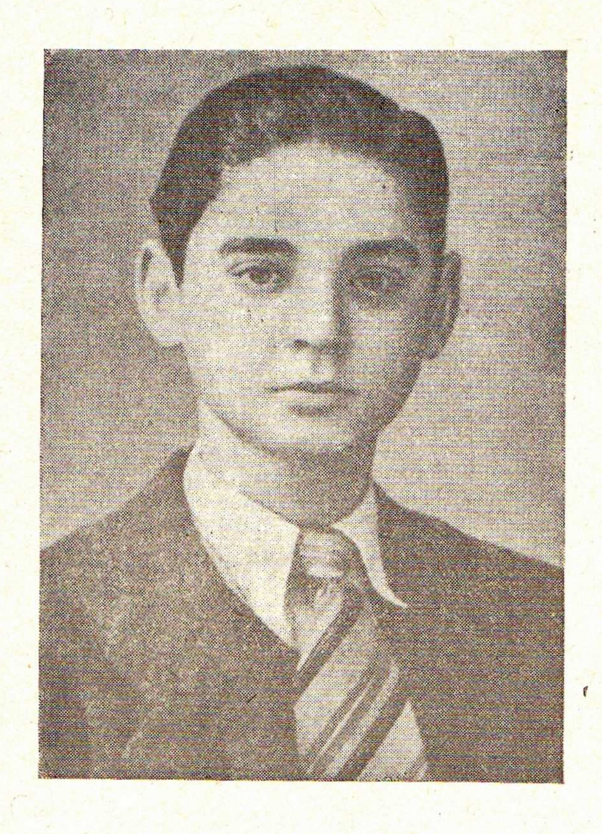
Toutes ces épreuves ont marqué l'âme du jeune Guy : il voit qu'autour de lui on souffre, on meurt pour la France ; lui aussi veut se donner pour la grande cause.

Au mois de janvier, sa décision, réfléchie et mûrie, est bien prise : il veut partir dans le maquis pour être enfin prêt lorsque la Patrie aura besoin de lui. Mais il est jeune alors : il n'a que 17 ans ; le lieutenant auquel il se présente hésite à le prendre ; il a le désir bien arrêté de se joindre à lui et manifeste un tel enthousiasme qu'il conquiert cet officier, qui l'accepte en imposant une condition : « Tu ne quitteras pas le camp ; aucune permission, pour quelque raison que ce soit. »

Qu'importe un tel ordre ? il faut obéir pour suivre la voie tracée : il obéira, sachant clairement les souffrances qui en découleront : ne plus pouvoir embrasser maman chérie, être séparé de tous les siens ; et les sentiments dont son cœur déborde s'épancheront dans les rares lettres qui pourront parvenir à Bordeaux.

Puis vient le drame : comme tous, Guy CÉLÉRIER, sur la brèche, se battra courageusement jusqu'au dernier souffle pour tomber en martyr, en arrosant de son sang le sol de cette France pour laquelle il avait désiré donner le meilleur de lui-même.

DIETLIN Daniel



C'est avec joie que le jour de Noël 1924 les parents de Daniel DIETLIN accueillaient la naissance de leur deuxième fils à Conakry. Jusqu'à l'âge de 6 ans et demi, il resta à la Colonie, où son père, administrateur, l'éleva d'une manière douce mais ferme, lui donnant une première instruction qui lui fut bien utile en France, où il entre en 6e, à 10 ans, au Lycée Michel-Montaigne de Bordeaux. Il fut reçut en 1941 à son baccalauréat de philosophie.

Parallèlement à sa vie scolaire, il menait une vie scoute qui l'a formé et discipliné ; il y avait acquis la maîtrise de soi-même ; il était d'une pureté et d'une loyauté exemplaires, — très dur pour lui-même, se jugeant très sévèrement, alors qu'il était presque sans défauts, mais ne jugeant jamais les autres.

Le problème de son avenir se pose à lui : son plus cher désir serait de devenir officier méhariste. Mais il n'est pas doué pour les mathématiques ; et la mort de son père l'a profondément touché. Il décide alors de suivre la même voie : celle d'administrateur colonial ; et dans cette intention, il prépare le concours d'entrée à l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer. « Ce grand garçon pensif et rêveur, est écœuré par les vilenies, les lâchetés, les bassesses, les calculs

intéressés ». Il sait capter l'amitié de ses professeurs, de ses camarades. A sa vie de travailleur, à son goût pour tout ce qui est beau : musique, art, peinture et dessin (où il excellait), il sut joindre une vie d'action que lui procura le scoutisme. Mais une question l'angoisse : quelle attitude avoir devant les événements ? Son frère est agent de renseignements du Service Interallié, il le sait. Il pourrait lui aussi participer à la résistance clandestine ; seulement pour ce jeune homme actif, ce moyen de servir n'est pas suffisant. Et puis, sa vocation première d'officier le pousse à rechercher plutôt une lutte ouverte, au grand jour. L'oppression allemande s'accroît. Le général DE GAULLE lance son appel. Voilà enfin le moyen de combattre les armes à la main, sans se cacher de l'ennemi. Et le 16 juin 1944, il part avec son frère et ses amis au maquis de Saucats. Il s'y trouve sous les ordres d'un lieutenant qu'il aime ; la vie libre lui plaît ; entre ces jeunes gens, il y a des discussions religieuses, philosophiques ou politiques, qui l'intéressent et qu'il écoute sans un mot — sauf à la fin, où il donne son opinion très brièvement.

Le 14 juillet 1944, il s'éveille au bruit du combat qui commence.

Daniel dormait toujours tout habillé, prêt à une alerte. Il dut réaliser vite le danger, et pensa certainement à tous les siens, car il fit brûler tous les documents, papiers et photos qu'il avait sur lui, afin de cacher son identité et de protéger ainsi ceux qui étaient à Bordeaux. Puis il s'élança avec courage.

Le lieutenant est mort : qu'importe ! on se battra quand même, on verra si les Allemands seront maîtres si facilement ! Et c'est la lutte inégale ; quand les munitions sont épuisées, il tente de sortir, mais il est vite tué. Tous ceux qui l'ont connu et aimé gardent le souvenir plein d'admiration de cet enfant ardent, qui fut « un fils excellent, un frère aimable, un bon chrétien, un très bon élève, un agréable camarade et un vrai fils de France ».

Jacques GLOTZ dit RIVIÈRE



A l'âge de 10 ans, Jacques encadre au-dessus de sa table de travail les vers de Hugo :

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie...

Il lit avec passion, durant toute son enfance, en particulier tout ce qui se rattache à l'Histoire et à la Marine. Il devient remarquablement cultivé, d'une érudition très au-dessus de son âge, même dans un milieu intellectuel. Il décide de se préparer à l'Ecole Navale.

En 1940, il a 17 ans, son père l'envoie en zone libre poursuivre ses études. A Grenoble, il participe à l'éclosion du mouvement de Résistance au Lycée. Sa grand-mère étant venue se réfugier à Lyon, il entre au Lycée Ampère ; il y continue sa propagande pour la Résistance, et il est, pour ce fait, chassé du Lycée.

Engagé aussitôt après, en mai 1942, aux Chantiers de Jeunesse, il reprend avec ardeur le recrutement des patriotes décidés à l'action, mais il est chassé des Chantiers en juillet 1942 pour raisons raciales.

Il vient alors rejoindre ses parents dans le petit coin de Touraine où ils se cachent. Après plusieurs essais infructueux de départ pour l'Algérie ou l'Angleterre, il se résigne à demeurer en France.

Il est recruté par M. Jacques NOLLE dit ATOUT, engagé au service des renseignements comme agent P. I. Il opère dans les missions spéciales Lysander pour le réseau Ophélia jusqu'au 11 novembre 1943, date de l'arrestation de son chef.

Durant toute cette période, il prépare les terrains d'opérations clandestines : transports de documents, du courrier, et des agents du service des renseignements français à Londres pour le compte du B. C. R. A. (Bureau Central des Renseignements Alliés). En mars 1943, il prend part à une action à main armée pour le compte du B. C. R. A.

Pendant ces mois d'activité clandestine, Jacques ne souffle mot à personne de ce qu'il fait. Il est exceptionnellement mûr pour son âge et n'éprouve aucun besoin de se vanter, tentation pourtant facile aux jeunes. Les renseignements ci-dessus ont été communiqués à ses parents par son chef heureusement rentré de Dora-Buchenwald, après la libération de ces camps.

Après l'arrestation de son chef et de plusieurs camarades, il perd tout contact et reste quelque temps autonome. Découragé de son inaction, il entre à l'O. R. A. le 1er mai 1944 et part pour la région B. I.

Son nouveau chef, M. DUPUY, 35, rue Camille-Pelletan, à Talence (Gironde), nous a communiqué depuis sa mort les renseignements suivants :

« Jacques RIVIÈRE est arrivé à Bordeaux début mai 1944 avec son cousin DENIS. DENIS était l'adjoint au chef régional du maquis ANTOINE (DENIS lui avait été dépêché par CHEVRIER, chef national des maquis région Nord, en l'absence de LEGRAND).

» Jacques RIVIÈRE doublait DENIS dans ses fonctions d'adjoint et l'a accompagné dans les missions qui lui étaient confiées comme dans les sabotages qu'il a dirigés. C'est ainsi qu'il a accompagné DENIS dans plusieurs liaisons avec des maquis situés en Charente (région de Confolens), dans les Landes (région de Soustons et de Chalosse), en Gironde (région de Captieux).

» Il a participé avec DENIS au sabotage de la Centrale Electrique de Cenon, sabotage fort bien réussi et admirablement exécuté. Fin mai 1944, il est allé en mission à Grenoble et a pris contact avec les éléments du Vercors.

» Il a participé à une action contre le centre de distribution de cartes du ravitaillement, rue du Cloître, à Bordeaux, dans les premiers jours de juillet. Il a également participé à de nombreux transports d'armes.

» Enfin, étant étudiant, il a exercé une forte action résistante auprès des élèves du Lycée de Bordeaux et des étudiants de la Faculté ; il avait contacté un grand nombre d'entre eux, certainement plus de 300.

» Entré au maquis à Douence-Sainte-Magne (Gironde). Après plusieurs opérations, ce maquis transporté à Saucats, est attaqué par les Allemands et la Milice le 14 juillet 1944. Après une défense de plus de quatre heures, qui a nécessité pour l'ennemi l'intervention de l'artillerie lourde, il a été tué avec son cousin DENIS et dix de leurs camarades. »

HUAULT Christian



Villaines-les-Rochers, en Touraine, 4 mai 1922 : un enfant est né, qui sera bon et aimant, docile et doux, Christian HUAULT. A cinq ans, il entre à l'école de Villaines, où il est heureux d'aller, sans jamais un geste de recul. Très croyant, « il aimait servir Dieu aussi souvent qu'il le fallait ». — « Pour être heureux, disait-il, il faut être à la place où Dieu nous veut. »

A 12 ans, il obtient son Certificat d'études primaires avant qu'une maladie grave ne vienne abattre pendant plus de vingt jours cet enfant émotif et affectueux. Mais il a supporté le choc avec un courage admirable, et a montré bien des fois par sa bravoure que sa modestie et sa timidité cachaient un ferme caractère, une volonté simple. Quelle âme avait déjà cet enfant qui disait : « Mes souffrances ne sont rien et je ne pleurerai pas devant maman : cela lui ferait trop de peine » ; ce mot fit l'admiration des sœurs qui l'ont soigné, comme maintenant il fait l'admiration des hommes pour qui il a combattu.

Revenu en 1940 de Chinon où il était élève au Collège depuis 1935, sa haine est grande devant l'occupant ; et déjà Christian se morfond d'être inactif. Aussi prend-il la décision de s'engager le 25 septembre 1941 au 2e R. A. à Grenoble. Ce n'est pas sans regret qu'il cède au désir de sa mère qui voulait le garder non loin d'elle et qu'il renonce à prendre un engagement hors de France.

Novembre 1942 ne lui apporte qu'un renouvellement de haine envers l'ennemi, et dès janvier 1943, il est appelé pour l'organisation Todt, à Saint-Jean-de-Luz. Il y fait tous les métiers, puis devient conducteur d'une camionnette ; et le voici à Bordeaux. Dès lors, il appartient à un groupe de résistance, mais il le cache, par prudence, et à sa mère qui le questionnait lors d'une permission : « Ecoute, maman, lui dit-il, j'espère, maintenant que je suis grand, que tu n'auras jamais à rougir de ton fils. »

Mais bientôt il s'évade de chez Todt, est porté déserteur, condamné à mort par contumace, et il s'en va, « abandonnant ceux qu'il aimait, pour ne se consacrer qu'à la France ». — « Je pars ; ne vous inquiétez pas : c'est à la grâce de Dieu », écrit-il à sa famille.

Comment caractériser ce patriotisme froidement résolu, comment expliquer cette acceptation calme et consciente de la mort, sinon en citant les propres paroles de Christian à une dame qui cherchait à le retenir :

« Si vous connaissiez maman, ce n'est pas elle qui, maintenant, m'empêcherait de partir. Elle me dirait : « Va, fais attention, et surtout fais ton devoir, partout. » Aussi, je pars : depuis longtemps j'ai fait le sacrifice de ma vie. »

HURTEAU Roger



Celui que le maquis appelait « Pacha » portait ce surnom depuis son enfance : c'était un bébé joufflu, né en Syrie en 1923, et qui ressemblait en effet à l'image qu'on se fait d'habitude d'un pacha.

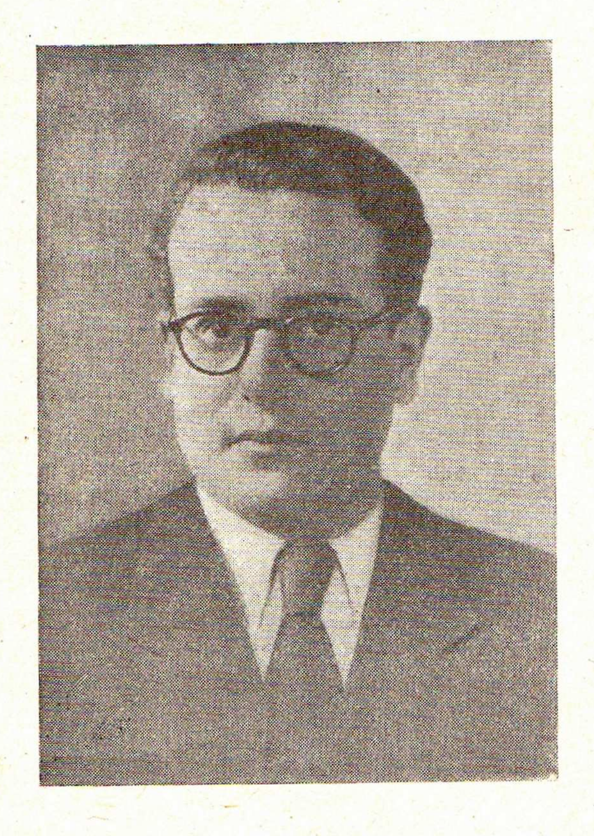
Il a vécu à la campagne ses dix premières années ; son caractère et ses goûts s'en ressentent : c'est un garçon plein de vie, heureux, gai, loyal, très franc. Et il s'intéresse à tout ce qui vit dans la nature : les plantes, les animaux. Mais ce qu'il aime par dessus tout, c'est vivre lui-même la vie libre des bois. Il fait plusieurs camps pendant les vacances de l'été avec son ami Jacques, de ces randonnées qui vous laissent un souvenir éclatant. En classe, il ne s'intéresse qu'aux sciences naturelles. Il aimerait bien devenir technicien dans la marine. Mais on ne peut l'accepter à Rochefort, car la guerre vient d'éclater le jour de ses 16 ans, et les engagements

ne sont pris qu'à partir de 17 ans. Le divorce de ses parents le mûrit, et « pour ne pas être à charge à sa mère », il s'embauche comme menuisier en 1940. En 1941, il travaille chez un constructeur de bateaux à Lormont. Il aide déjà les résistants en les renseignant sur l'activité des Allemands dans le port, où il a accès.

En décembre 1943, une lettre de son ami Jacques lui apprend que celui-ci s'est enrôlé dans la Milice, parce qu'il a besoin d'action et qu'il ne trouve pas satisfaction ailleurs. Pacha n'est pas du même avis : s'il faut servir la Patrie, que ce soit du moins dans l'honneur, avec les vrais Français, avec les Résistants, qu'il aide déjà. Et, pour rétablir l'équilibre, pour racheter en quelque sorte la conduite de son ami, il se donne plus entièrement à sa tâche secrète. Pacha ne s'est pas engagé à la légère, ni par désir d'aventure ou de gloriole. Il veut servir. D'ailleurs sa mère ne sait rien, et il accomplit son travail sans jamais en parler. Il est lié à ROUIN et à ANÈRE, deux héros de Saucats aussi ; c'est ANÈRE qui le prévient, en juin 1944, qu'un maquis se forme. Roger voit alors la possibilité de servir en vivant au grand air, ce qui lui sourit doublement. Il part donc, plein d'entrain, accepte joyeusement la discipline du groupe. Et le 14 juillet 1944, il combat vaillamment.

La douleur de Mme HURTEAU a été certes très cruelle de perdre son fils dans un combat inégal, où des miliciens ont eu un rôle si peu glorieux. Mais elle doit savoir que Pacha a « rétabli l'équilibre », qu'il est un vrai fils de France.

MOSSÉ François



Né à Paris, dans le 8e, le 14 novembre 1921. Etudiant en Droit et Sciences politiques.

Il entre dans la Résistance à Lyon en 1940. Arrêté en août 1941, condamné par le Tribunal militaire à un an de prison, le 14 novembre 1941, sa peine est suspendue au bout de quatre mois et demi.

Nommé sous-lieutenant à Nice par ses chefs de la Résistance en 1942.

Commande en Maurienne et dans le Vercors, avec le grade de lieutenant dans l'hiver 1943-1944.

Se bat contre les Allemands en novembre 1943 (la Radio de Londres relate l'affaire).

Travaille dans la Résistance à Grenoble. Est recherché par le Parquet de Valence.

Au printemps 1944 rejoint l'organisation Maquis du Sud-Ouest.

C'est vers la mi-avril 1944 que DENIS arrive à Bordeaux, envoyé par le chef des Maquis de France-Nord, comme adjoint au chef régional des Maquis de la Région B, ANTOINE.

Au mois de mai, aussitôt après l'arrivée à Bordeaux de LEMAITRE (Morraglia), chef régional F. F. I., DENIS, qui avait un homonyme à

la Gestapo (Lespine) fut obligé de changer de nom et prit celui de NOËL.

C'est dans le courant du même mois qu'il accomplit, dans la région, son premier exploit, le sabotage de la Centrale électrique de Cenon — opération qu'il avait préparée en liaison avec COUDIN (*alias* Renaud) et qui réussit parfaitement. Après l'explosion, faisant preuve d'un sang-froid admirable, NOËL établit, avec ses camarades, un barrage de police, à la barbe même du terrible et sinistre Poinsot.

NOËL était d'ailleurs arrivé à Bordeaux avec une fausse carte de policier.

Il entretenait des relations suivies avec les étudiants et les élèves des classes préparatoires aux Grandes Ecoles du Lycée de Bordeaux. Son plan, celui dont il rêvait dans son enthousiasme, était de créer de toutes pièces un maquis de trois ou quatre cents jeunes, dans les environs de Bordeaux.

Il accomplissait les missions dangereuses avec beaucoup d'entrain et un souverain mépris du danger, assurant les liaisons avec des maquis de Charente, des Landes, de la Gironde-Sud.

Certain jour, étant allé à Bayonne avec deux camarades, pour chercher une caisse d'armes et de munitions, il dut, avec ce chargement, traverser le pont Saint-Esprit barré par la gendarmerie allemande. Sans se laisser impressionner, il sortit son revolver et le braqua sur ses deux camarades qui le précédaient, exhibant sa carte de police, faisant croire aux Allemands qu'il amenait deux malfaiteurs.

NOËL avait bien connu MARC (Chef de l'A. S.) qui l'appréciait beaucoup parce qu'il était « terriblement gonflé ».

Très jeune, très courageux, plein d'esprit et de gaieté, NOËL était un délicieux camarade et un chef ardent.

PICON Michel



Michel PICON naquit à Mayence le 15 janvier 1924. Il était le dernier d'une famille de cinq enfants. La situation de son père, chef de bataillon à l'Etat-Major de l'Armée du Rhin, lui fit fréquenter divers lycées dans différentes garnisons. Au moment de la capitulation, il passa avec succès la première partie de son baccalauréat et, bachelier de philosophie l'année suivante, il entra comme pensionnaire au Lycée de Bordeaux, à l'âge où les jeunes gens souffrent le plus cruellement de voir leur pays sous le joug ennemi.

Déjà il fait partie d'un groupe instruit par d'anciens officiers ; mais, en 1942, Michel reprend ses classes et est reçu en fin d'année à son baccalauréat de mathématiques, diplôme exigé pour la carrière qu'il veut faire sienne : la carrière d'officier. Enfin, il va pouvoir réaliser son rêve, accomplir la destinée que lui a tracée son esprit franc et loyal, enthousiaste mais raisonné. Il entre dans la classe

préparatoire aux H. E. C. où s'est réfugiée, pour un temps seulement, la classe de Saint-Cyr.

Il est enchanté, porte les cheveux en brosse et prend un air militaire qui lui convient tout à fait : il est parmi les plus attachés au maintien des traditions, et consulte souvent son père au sujet de leur origine ou de leur signification. Le 15 janvier, on fête ses vingt ans en famille ; mais c'est aussi l'époque où son activité clandestine est la plus grande ; en compagnie de son camarade Roger SABATÉ, il court les plus grands risques en repérant des emplacements de D. C. A. ou en pénétrant sans autorisation dans la base sous-marine ou à Mérignac dans le camp d'aviation. Il n'ignorait pas que s'il avait été pris, il aurait été martyrisé et fusillé.

Dès le début de 1944, il témoigne à sa famille le désir de rejoindre le maquis, et à ses parents qui essayaient de le retenir : « Nous ne devons pas être résistants seulement en paroles, disait-il ; et qui donc se battra, sinon ceux qui veulent être officiers? » Enfin, le 15 juin, il part, triste en voyant la douleur de sa famille, mais résolu : en partant, il avait accepté pleinement le sacrifice de sa vie.

« Je connaissais très bien Michel, écrivait le 24 juillet 1944, un de ses amis, et je suis sûr qu'il aurait fait un officier de grande valeur ; je crois que de tout temps il avait donné sa vie à la France avec l'élan de ceux qui ont un idéal. Il avait le culte de la Patrie au plus haut degré, ainsi d'ailleurs que l'amour des vertus militaires. J'aimais beaucoup en lui son désintéressement total et son dévouement absolu à ses amis. En un mot, c'était un vrai Français. »

ROUIN Jacques



Voici Jacques Rouin, fils cadet d'une mère terriblement éprouvée durant cette guerre, et dont le père, docteur ès sciences et directeur d'école, ancien combattant, meurt en mai 1940. Marcel Rouin, son frère, ancien élève de Polytechnique, sorti premier de l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau, tombe en Belgique en mai 1940 : bien que blessé, il avait refusé de se laisser évacuer et venait, avant sa mort, de repousser le Boche de 8 kilomètres.

Jacques avait donc de qui tenir, et ce jeune garçon, né le 13 juin 1922, savait le devoir qui lui incombait ; il avait fait toutes ses études au Lycée Michel-Montaigne jusqu'en 1940. Il engageait sa voie dans la Médecine et il avait pour ambition d'entrer à Santé Navale : cette vocation lui convenait parfaitement, car il aimait se dévouer et se dépenser pour ses semblables. La Défense passive fut pour lui, tout d'abord, un des moyens de servir et de soulager : qualités qui lui venaient peut-être de sa grande ferveur religieuse ; cette volonté de payer de sa personne, ce besoin d'action effective et utile qu'il sentait en lui, il les satisfaisait également en allant avec le P. Galtier dans les quartiers de Lormont et de Cenon visiter les malheureux.

Ainsi apparaît Jacques Rouin, âme d'une très vive sensibilité et d'une vie intérieure intense, jeune homme demandant à la vie de famille exactement ce qu'elle avait été pour lui enfant, car il y avait

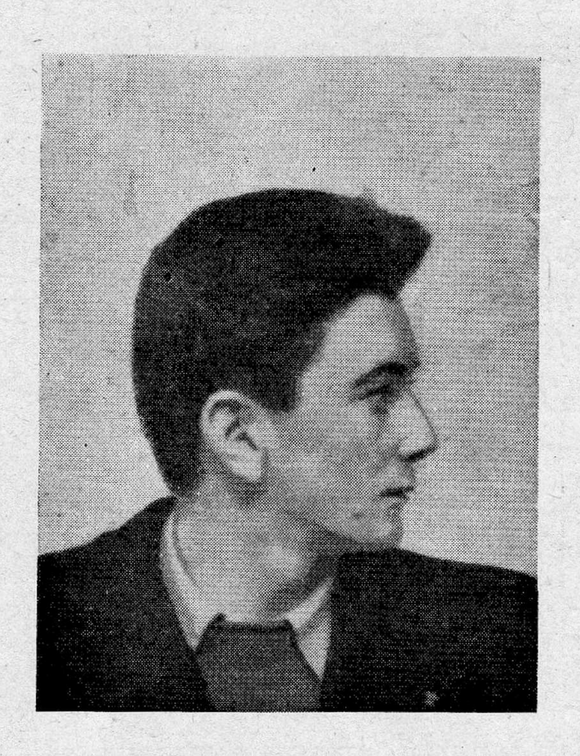
une solide union et une totale confiance au sein de cette famille. De plus, il possédait une véritable passion pour la musique et il assistait à de nombreux concerts.

Les événements de 1940 firent une très vive impression sur lui, et dans les premières semaines de l'occupation, il passa très rapidement de la mentalité d'un adolescent à celle d'un homme mûri par la peine et la volonté de faire son devoir. J'ai relu le « journal » qu'il a rédigé à partir de juillet 1940 ; on y sent grandir de jour en jour sa haine de l'occupant. Le 26 juillet 1940 : acte de barbarie allemande — ils ont torpillé le *Meknès* ; ils parlent de démembrer la France ; nous sommes trahis. — Le 23 septembre : un Français a été tué à Castillon par des soldats, — Jacques note : « Les Allemands sont des brutes, ils ont prouvé ce matin qu'ils étaient des lâches. » Mais déjà il a confiance ; chaque jour, il termine son journal par cette formule : « Ce soir, nous avons écouté Londres »; et il trace une croix de Lorraine.

Mais il trouve enfin l'occasion de participer activement à la Libération. Il appartient à la Résistance et, en juin 1944, s'installe avec ses camarades à Richemont. MOSSÉ, ANÈRE et lui viennent le lundi 10 juillet déjeuner chez M[me] ROUIN, car la demeure maternelle était leur « point de chute » préféré. Ils étaient enthousiastes : le 14, ils allaient recevoir des parachutistes et, à plus de quarante, ils devaient partir ailleurs et lutter. Hélas! le matin du 14, il tombe, blessé, achevé dans un sentier près de la ferme, alors qu'il était en train de panser HUAULT et TAILLEFER.

Ainsi, jusqu'au bout, ce garçon ardent et bon a montré qu'il était voué à soigner et soulager même au milieu des pires dangers. Sa mort doit rester un modèle pour tous ceux qui se pencheront sur les misères et les souffrances. Jacques ROUIN fut un jeune homme tout simple, tout humain et c'est en cela qu'il est grand : « Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre : mais sans miracles, sans extravagance. » (MONTAIGNE, *Essais*, III, 12.)

SABATÉ Roger



Le 28 juin 1925 naissait à Masparraute Roger SABATÉ. C'est dans ce petit village que devait s'écouler sa jeunesse, c'est là aussi que devait commencer sa carrière scolaire. Jusqu'en octobre 1936, date de son entrée au Lycée de Bayonne, il est un élève assidu et appliqué de l'école primaire. En juin 1938, le jeune lycéen subit avec succès le concours des Bourses, poursuit activement ses études et passe brillamment sa première partie du baccalauréat en juin 1942. Octobre de la même année le voit au Lycée Michel-Montaigne à Bordeaux, où il suit les cours de Mathématiques élémentaires ; le mois de juin voit à nouveau son travail couronné de succès.

Très serviable, affectueux, Roger éprouvait le besoin d'exercer une influence sur ses camarades, pour les amener à monter avec lui vers son idéal.

Cette soif d'idéal que déjà l'on sentait poindre en lui le conduit tout naturellement à se faire inscrire à la section préparatoire à Saint-Cyr, interdite par les Allemands mais vivant toujours sous le titre des H. E. C. En mai 1944, il passe avec succès le concours d'H. E. C.

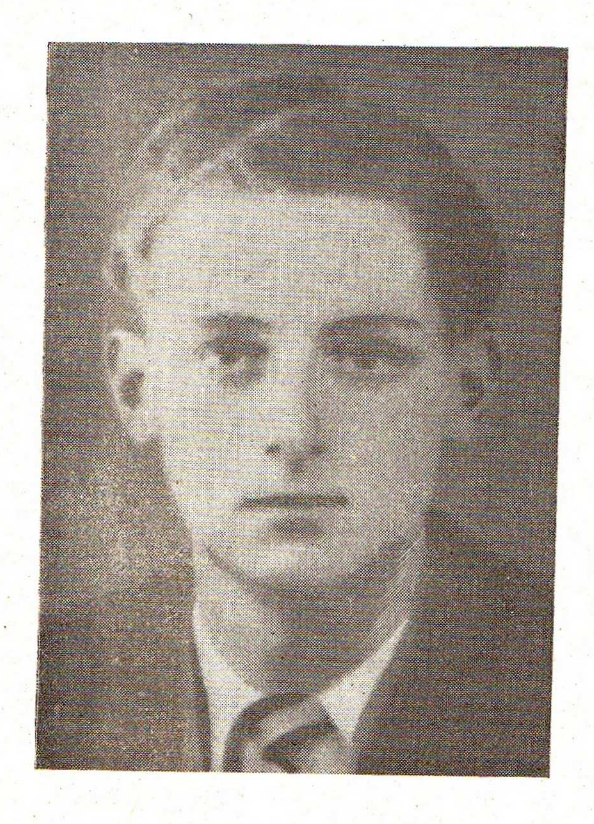
Son tempérament vif et primesautier cachait à l'observateur superficiel une fermeté extrême, que l'on décelait d'ailleurs facilement lorsqu'on le connaissait bien.

Avec son camarade Michel PICON, il entre dans la Résistance en octobre 1943 ; il se livre à des missions particulièrement périlleuses pour guider les bombardements de l'aviation alliée. Avec une tranquille assurance doublée d'une audace extraordinaire, il pénètre dans les endroits les plus fermés, les mieux gardés, comme la base sous-marine ou le camp d'aviation. Son courage tranquille, son labeur acharné, incessant, lui permettent de signaler plus de soixante-dix objectifs militaires.

Serviable et affectueux, animé d'un grand idéal, il rêvait de le faire partager aux autres.

Courage, idéal, fermeté, esprit de sacrifice poussé à l'extrême : telles furent les vertus de Roger SABATÉ, tombé glorieusement à Saucats le 14 juillet 1944 pour que vive la France.

TAILLEFER André



André TAILLEFER fut d'abord l'élève de plusieurs écoles communales de Bordeaux. Il fréquenta notamment l'école de la rue Paul-Bert, puis l'école Montgolfier. Elève studieux et appliqué, il réussit à obtenir une « bourse ». Mais sa mère est seule pour subvenir à son éducation, et sur les conseils du directeur de l'école Montgolfier, elle renonce à envoyer son fils au Lycée, décision qui cause une profonde déception à l'enfant. C'est alors qu'il entre à l'Ecole Supérieure de la rue du Commandant-Arnould.

Arrive juin 1940, l'armistice, l'occupation, les premières déportations d'ouvriers et, pour André TAILLEFER, la perspective de partir travailler en Allemagne. Et cette perspective, qui tourne presque à l'obsession, inspirera désormais sa conduite.

Il est employé alors dans diverses maisons de commerce de Bor-

deaux où il travaille au pair, simplement pour se « camoufler ». Malgré ces précautions, ce qu'il redoutait se produit : il est requis par l'organisation Todt et doit travailler pour elle dans un chantier. Il ne tient plus en place et veut partir coûte que coûte et rejoindre le Maquis. Sa mère lui conseille la prudence ; mais elle ne le retient qu'avec peine et elle tremble devant la détermination farouche de son fils.

Les événements se précipitent, les craintes d'André TAILLEFER se précisent : un jour, les Allemands « ramassent » une partie des jeunes gens qui sont avec lui et qui doivent partir en Allemagne presque sur-le-champ. TAILLEFER échappe à ce sort. Mais sa décision est prise, ferme et irrévocable ; il aura cependant quelques ménagements pour sa mère. Il ne reviendra plus travailler et veut entrer dans la Résistance. Il fait part de sa décision à sa mère, qui vit seule avec lui et qui, sentant son fils lui échapper, arrive à le freiner et à obtenir qu'il se fasse simplement porter malade à l'Organisation Todt.

C'est alors qu'il reçoit la visite d'un de ses meilleurs camarades, Christian HUAULT, qui a déjà rejoint « Saucats » et qui est en mission à Bordeaux.

Le 6 juillet, ils partiront ensemble. Et, délicatesse suprême, craignant peut-être de s'attendrir devant la douleur de sa mère, il lui apprend son départ par une lettre que celle-ci trouvera le lendemain et qui lui montrera, avec quel relief! l'importance que pouvait avoir dans la vie de son fils, ce mot dont il avait fait sa devise : SERVIR!

Le Maquis de la Ferme Richemont

(Juin Juillet 1944)

I

LE GROUPE SE FORME

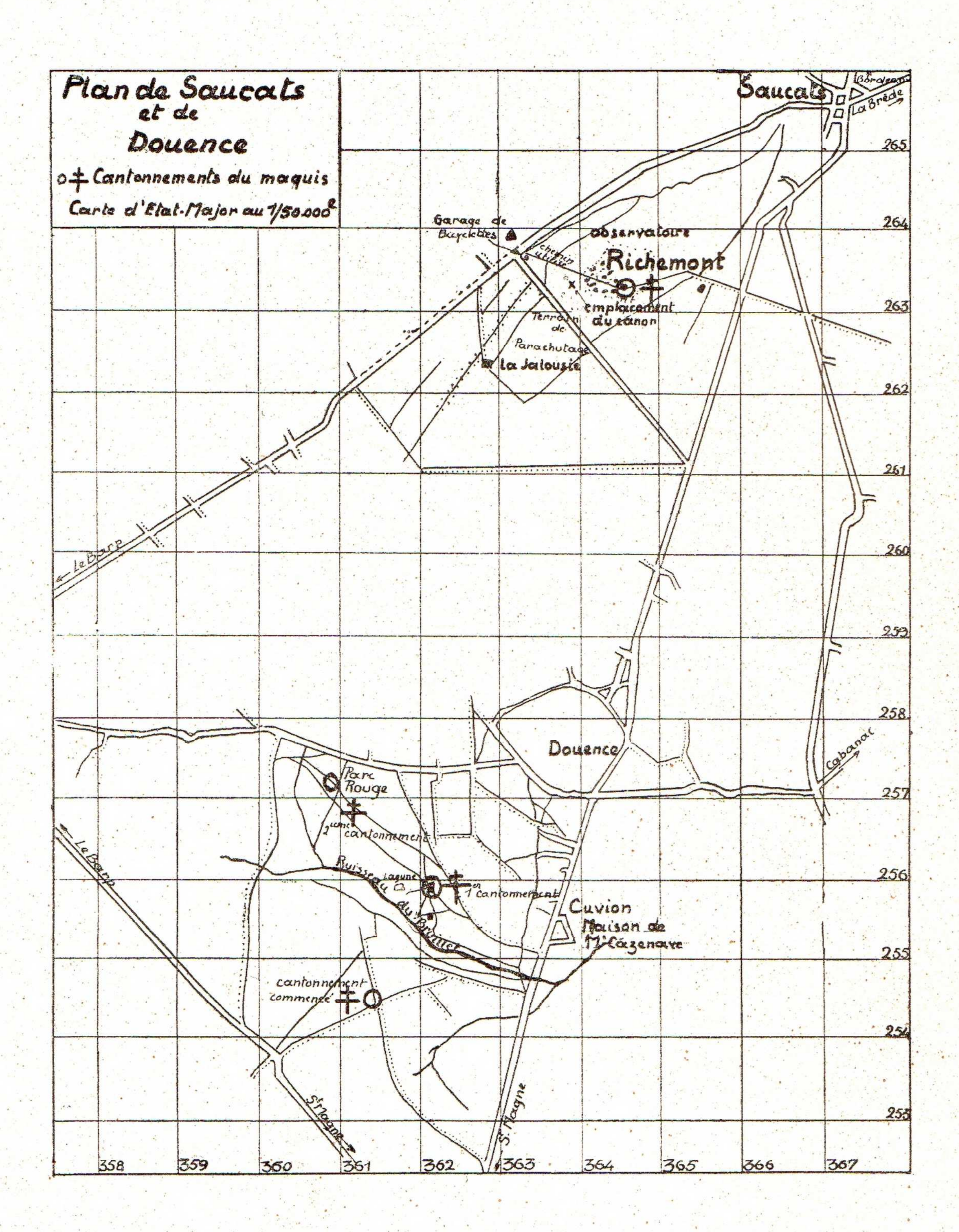
ERIC faisait déjà depuis longtemps de la résistance, surtout sous forme de repérage d'objectifs militaires des environs de Bordeaux. Il était donc en liaison avec les organisations de résistance de Bordeaux. C'est lui qui nous a réunis. Pour son travail de renseignements, il employait certains élèves de la Corniche d'Amade.

Il entra en relations avec DENIS et commença à organiser le groupe. Il le recruta parmi ses camarades de Corniche et parmi ceux de son frère DANY, élève de Colo.

Etant un vieux copain de DANY, je demandai à me joindre à eux. Nous devions former un groupe de ville. Nous avions l'intention de louer une chambre, d'y loger nos mitraillettes et d'être prêts à toute opération *extra muros*.

BATON était chargé de notre instruction sur la mitraillette. On avait rendez-vous boulevard du Président-Wilson, devant l'American-Park. On filait en vélo du côté de Mérignac, où l'on apprenait le maniement de la Sten.

Le Grand Quartier Général était la chambre de DANY et d'ERIC. C'est là que nous discutions avec flamme de nos projets. Nous nous y trouvions rarement plus d'un ou deux, ce qui fait qu'avant notre départ je ne connaissais, d'ailleurs fort peu, que LULU et GATEUX. ERIC possédait des bouquins d'instruction parachutés que nous feuilletions avec joie. DANY, par des croquis rapides, nous montrait le maniement des armes qu'il connaissait. Nous en étions là quand notre départ fut décidé.


Plan de Saucats
et de
Douence
Cantonnements du maquis
Carte d'Etat-Major au 1/50.000e
Saucats
Bordeaux
La Brède
Garage de Bicyclettes
observatoire
Richemont
emplacement du canon
Terrain de Parachutage
La Jalousie
Le Barp
Douence
Cabanac
Parc Rouge
2ème cantonnement
Ruisseau du Barthos
lagune
1er cantonnement
Cuvion
Maison de Mr Cazenave
cantonnement commencé
St Magne
St Magne
265
264
263
262
261
260
259
258
257
256
255
254
253
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367

II

DÉPART POUR LE MAQUIS

Le jeudi 15 juin 1944, vers midi, DANY se présenta chez moi : « Nous partons demain à 14 heures. Viens chercher les instructions à la maison ce soir. » Le soir, fidèle au rendez-vous, je me trouvais dans sa chambre ; DENIS n'était pas passé ; pas d'instructions. ERIC savait seulement qu'en raison d'une rafle qui devait avoir lieu le samedi, DENIS trouvait plus prudent de nous éloigner. En conséquence, nous devions partir avec armes et bagages à 30 km. au sud de Bordeaux jusqu'au mercredi suivant. Si rien ne s'était passé, nous devions revenir ; sinon on resterait.

Je devais repasser le lendemain pour avoir des renseignements précis. DENIS passa chez ERIC dans la soirée et fixa le départ à 14 heures 30, barrière de Toulouse pour les vélos, et à 11 heures 30, rue Notre-Dame, chez BATON, pour les autres. Ces derniers partaient dans le camion qui transportait nos armes et nos munitions.

A 14 heures 30, nous étions six à prendre le départ, par groupes de deux tous les cinquante mètres.

BOUGIE et VIAU devant,
ERIC et moi derrière,
DANY et GATEUX ensuite.

Après diverses crevaisons et autres incidents, nous nous trouvions arrêtés à l'entrée de Douence par DUNABLAT, magnifique dans ses culottes de cheval. Etudiant en médecine, il devait remplir les fonctions de toubib, ce qui le fit surnommer immédiatement PETIOT. Il commença aussitôt à nous raconter ses exploits de vieux maquisard et nous « en mit plein la vue », à nous autres, pauvres débutants.

Au bout d'une demi-heure, CORBIN et D'HARCOURT vinrent nous relever. Ils avaient fait le voyage en camion. Ils étaient arrivés chez BATON, faisant attention à ne pas faire de bruit, et avaient été ahuris de la manière dont celui-ci maniait tous les explosifs et les

armes sans faire attention aux voisins qui lorgnaient le camion arrêté devant la porte. En chemin, deux SS leur avaient demandé de bien vouloir les porter, sans se douter du chargement sur lequel ils étaient assis.

Une charrette amenait les châlits, les matelas et les armes à la maison où nous devions loger. Nous la rejoignons bientôt et déchargeons notre matériel à notre cantonnement ; c'était une cabane habitée déjà par trois sympathiques charbonniers. Les deux premiers — le père et le fils — étaient venus là à la suite d'un ordre de départ pour le S. T. O. que le fils avait reçu ; le troisième, TOTO (un Caudéranais) était aussi un camouflé. Il nous accueillit fort bien et commença dès le début à travailler avec nous ; très habile, il nous rendit de grands services.

Nous nous installons ; DENIS nous rejoint bientôt avec BATON. Nous prenons un repas froid. La garde est aussitôt organisée pour le soir : VIAU et BOUGIE — CORBIN et D'HARCOURT — PHILIPPE et DANY — GATEUX et LULU — TOUBIB et RIVIÈRE. Après de brèves instructions sur la manière de se servir d'une mitraillette, nous nous couchons. BATON couche dehors.

Le lendemain matin, dès le petit déjeuner, on forme les groupes ; ERIC commande le premier avec, sous ses ordres, VIAU, BOUGIE, CORBIN, D'HARCOURT et PHILIPPE. DUNABLAT a le second avec DANY, GATEUX, LULU et RIVIÈRE.

DENIS nous réunit et nous explique que nous ne sommes pas là en raison d'une rafle, mais pour fonder un maquis. Ceux qui désirent rentrer chez eux le peuvent. Il nous demande une discipline librement consentie. Il est notre chef, lieutenant sorti de Saint-Cyr à la promotion « Amitié Franco-Britannique ». A partir de maintenant, il ne s'appellera plus DENIS, mais lieutenant NOEL ; son adjoint est ERIC.

Nous commençons immédiatement l'instruction détaillée sur la mitraillette. On nous en affecte une et nous commençons à l'astiquer.

Le soir, instruction sur la grenade.

III

DANS LA CLAIRIÈRE

Notre lieu de camp ne pouvait qu'être provisoire, étant trop exposé aux vues des résiniers et bergers. On décida donc tout de suite d'en changer.

Dès le dimanche, on se mit en chasse. Pendant que TOTO, aidé par VIAU, BOUGIE, CORBIN et D'HARCOURT, s'occupait d'aménager un appartement sur une lagune, le lieutenant emmena le reste de la troupe en exploration.

Après pas mal d'heures de marche, nous arrêtons nos recherches, satisfaits du lieu trouvé. C'était une petite clairière entourée de tous côtés par de hautes brandes. A cinq cents mètres, une coupe devait nous fournir les madriers nécessaires aux charpentes. Nous voulions en effet construire des cabanes à demi-souterraines. Le projet en comportait cinq grandes pour y loger les sizaines au fur et à mesure de leur formation ; deux petites seraient employées comme P. C. du lieutenant et comme cuisine. Une sape à munitions, commencée tout de suite, était ajoutée. Le tout devait communiquer par des boyaux. Une ceinture de petites fortifications était prévue.

Il était trop tard pour commencer le travail ; aussi sommes-nous rentrés aussitôt. Le retour fut compliqué : nous avions fait tellement de détours que nous n'avions plus une notion très exacte de la direction du camp ; nous sommes quand même arrivés sans encombre.

Dès lors, nos journées s'écoulèrent monotones, mais certes pas vides. Dès le matin, tous les travailleurs disponibles partaient au chantier. Il ne restait généralement au cantonnement que deux hommes pour la cuisine et la garde des affaires. Une équipe travaillait aux terrassements pendant que l'autre transportait des rondins longs et droits pour la charpente et les taillait aux dimensions voulues. Ceux qui creusaient se relayaient de quart d'heure en quart d'heure ; on obtenait ainsi un bon rendement. On changeait de travail chaque demi-journée. La besogne était dure, mais chacun

l'accomplissait de son mieux ; ceux qui se reposaient racontaient des histoires aux autres. La soif était notre plus grand ennemi. On apportait de l'eau en venant le matin et il en arrivait d'autre à midi avec le déjeuner, portée par l'un des cuistots. Le trajet lui-même pour se rendre au cantonnement était utilisé ; à l'aller, on partait chargés de sacs d'explosifs et de munitions, de détonateurs et de cordons allumeurs. Au retour, on déblayait chaque fois une partie du chemin utilisé des nombreux troncs d'arbres entrelacés qui rendaient difficile la marche avec un lourd fardeau. Aussitôt rentrés, un plongeon dans la lagune ; ce bain nous délassait.

Le seul délassement que nous eussions de tout le jour était la soirée. De bonne heure, après le dîner, nous nous étendions sur nos châlits, et l'un d'entre nous faisait la lecture à haute voix. LULU et RIVIÈRE étaient généralement choisis à cet effet ; LULU surtout lisait très bien ; les sujets étaient fort variés, depuis quelques livres de philosophie jusqu'aux poètes des différentes époques. La poésie surtout nous passionnait, et je crois que pour beaucoup d'entre nous ce fut une véritable découverte ; Ronsard, du Bellay furent souvent choisis ; mais peu de poètes furent oubliés.

A 8 heures, la garde commençait. D'HARCOURT et CORBIN, spécialement préposés aux relations extérieures, partaient chercher le lait chez M. CAZENAVE. A cette époque, le ravitaillement marchait bien. ANTOINE nous faisait parvenir par la camionnette tout ce qu'il nous fallait ; seul le pain manquait ; pour le remplacer, au petit déjeuner nous prenions des nouilles cuites dans du lait. Le vin était à discrétion.

Un jour, pendant que nous étions au chantier, DANY, resté pour la cuisine, vint avertir le lieutenant que deux Marocains étaient venus nous rejoindre ; il revint bientôt amenant cette fois-ci avec lui DRISS BEN MILOU et ABDA-ALLAH. Prisonniers évadés, ils avaient appris notre présence et venaient augmenter notre petite troupe. DRISS était sergent ; acceptés par le lieutenant, ils transportèrent chez nous leurs pénates et nous promirent même de nous amener d'autres Nord-Africains quand on le leur demanderait.

Le mercredi, JEAN et DANY partirent chez eux pour revenir vers la fin de la semaine. VIAU nous avait déjà quittés pour rejoindre des F. T. P. Par contre, la camionnette revint, ramenant trois nouveaux : PACHA, homme plein d'astuce, vrai coureur des bois ; CHRISTIAN et DÉDÉ. BATON, qui revenait de Bordeaux, apporta un ordre au

lieutenant, à la suite de quoi celui-ci nous quitta pour quelques jours.

Avant de partir, il avait chargé CORBIN et TOTO d'explorer les environs à la recherche d'un endroit plus propice à notre cantonnement, au cas où nous ne pourrions rester à cet emplacement. BATON avait ramené un matériel de cuisine imposant et une abondante réserve de café. Il me prit comme adjoint, et depuis ce jour-là je fus cuisinier ; ma besogne était facile vu l'extrême simplicité des menus ; les nouilles et les pommes de terre faisaient notre principale ressource.

Un appareil de T. S. F. monté sur pile nous permettait d'écouter les informations et les messages personnels. Les deux charbonniers autres que TOTO avaient déménagé pour une cabane plus près de leurs fours ; la cabane était donc entièrement pour nous.

Le vendredi soir, CAZENAVE (qui nous servait d'informateur), nous fit dire par CORBIN et D'HARCOURT d'avoir à déménager au plus vite car, paraît-il, nous étions repérés. C'était une fausse information qui, comme on va le voir, nous fut cependant extrêmement utile. Aussitôt le déménagement s'organise ; nous devions gagner une autre cabane, à un kilomètre de là, appelée le Parc Rouge en raison des tuiles neuves de son toit. Le travail fut long et pénible ; vers 2 heures du matin, il ne restait plus au premier parc que les châlits.

IV

A LA CABANE DE BERGER

Notre nouveau cantonnement était une cabane de berger. Des deux parties séparées par une barrière, une seule fut utilisée ; l'autre, par trop salie par les séjours prolongés des moutons, ne put jamais être complètement nettoyée ; deux de ses côtés donnaient sur un enclos. Les palissades en brandes, hautes de 1 m. 50, nous cachaient très bien aux vues. Par contre, grâce aux jumelles et à la lunette de marine apportées par PACHA, nous pouvions surveiller très bien les alentours ; le pays était découvert à près d'un kilomètre à la ronde. Un homme était constamment de garde, les jumelles aux yeux. Là, les journées furent plus monotones ; on en profitait pour faire la lessive, rendue facile par la proximité de l'eau. DANY nous avait rejoints assez vite ; ERIC était resté à Bordeaux pour arranger ses affaires de famille.

Les jeux de cartes furent la grande ressource. LULU, DANY, GATEUX et moi jouions au bridge. Les Arabes apprenaient à qui voulait un de leurs jeux. Les discussions philosophiques aussi allaient bon train, surtout entre les Colos, qui soutenaient tour à tour les théories les plus diverses et les plus poussées. Ils discutaient plus par amour de la discussion que pour défendre leur propre opinion, assez versatile. Seul, DANY s'abstenait ; il écoutait sans rien dire, et à la fin seulement donnait brièvement son avis. Les Cyrards, plus « matheux » que philosophes, semblaient un peu décontenancés par ce flot de paroles.

Depuis notre déménagement, le ravitaillement laissait fort à désirer. Il y avait longtemps que le camion n'était pas venu et nos réserves diminuaient à vue d'œil. CORBIN et D'HARBOURT parcouraient la campagne environnante à la recherche de légumes, tâche difficile dans un pays aussi pauvre. Personne ne se plaignait cependant. D'ailleurs le travail ayant été suspendu depuis que nous avions quitté la première cabane, on dépensait peu de force pendant la journée.

Deux jours après le déménagement, des charbonniers, en ouvrant leurs meules, avaient mis le feu à la forêt ; l'incendie se propagea vite et notre première cabane servit de refuge aux habitants qui, jour et nuit, se relayaient pour lutter contre les flammes. Notre déménagement avait donc été une bonne chose.

Le lieutenant revint sur ces entrefaites. BRUGIÈRES l'accompagnait. Ils ramenaient six douzaines d'œufs, bien accueillis, car nous n'avions rien à manger ce soir-là. Dès son retour, NOEL partit visiter les emplacements reconnus par D'HARCOURT et TOTO pour notre nouveau cantonnement ; il fit choix d'une ferme : Richemont, dans la commune de Saucats, située au centre d'un triangle de routes ; elle était cachée au milieu d'un petit bois. Les alentours étaient couverts de brandes, ce qui permettait, le jour, de surveiller tous les environs, juché sur un arbre. Le départ fut décidé pour le mercredi 26 juin. DRISS, invité par le lieutenant à recruter d'autres Nord-Africains, amena MEHANI BEN MEKKI.

Le ravitaillement devenait de plus en plus difficile ; un soir, pour tout le groupe, je n'ai pu donner à dîner qu'un litre de lait et 100 grammes de nouilles ; le pain faisait complètement défaut. Un jour, je partis avec DANY faire différentes boulangeries de la

région avec quelques cartes. On arrivait dans un village ; on allait voir le secrétaire de mairie, qui nous faisait un papier certifiant que l'on passait la journée dans le bourg. On donnait de faux noms et on avait le droit d'acheter un peu de pain.

On réussit enfin à acheter un mouton. DRISS BEN MILOU, ancien cuisinier au mess des officiers dans son régiment, vint me donner un coup de main pour le faire cuire.

Le mardi soir, à la tombée de la nuit, CORBIN, D'HARCOURT et TOTO partirent avec la jument et la charrette de M. CAZENAVE pour aller chercher les munitions que nous avions laissées dans la cache avec les explosifs.

Le mercredi soir, tout était prêt pour le départ ; un camion devait venir nous chercher à la tombée de la nuit et nous emmener ; jusqu'à la nuit complète, on attendit en vain. Un incendie ayant éclaté dans la commune, notre conducteur ne pouvait pas quitter le lieu du sinistre sans attirer l'attention des habitants, ce qui aurait été assez mauvais ; le départ fut donc renvoyé au vendredi soir.

Ce jour-là, à l'heure dite, le camion arrivait. Il nous amenait en plus un jeune chien-loup (Plastic) dont on nous faisait cadeau. Tout fut embarqué et on attendit la nuit pour partir. D'HARCOURT et CORBIN, en vélo, devaient rouler devant pour éclairer la marche. Je faisais l'arrière-garde avec TOTO. Les autres étaient juchés sur le camion. Nous partions dans une direction tout à fait opposée de manière à dépister les curieux si c'était utile. Nos mitraillettes étaient prêtes à faire feu ; ceux qui avaient des casques les avaient mis.

Le voyage se passa à peu près sans incidents, si ce n'est que CORBIN oublia de tourner à un croisement ; il fallut donc aller le chercher ; et que TOTO creva, ce qui ne l'empêcha pas de continuer.

A l'arrivée, tout fut déchargé dans le plus grand silence. J'étais en sentinelle avec GATEUX ; la ferme était à 2 km. de la route. Un premier voyage fut effectué pour amener le matériel. Un second suivit ; relayé par RIVIÈRE et LULU, nous y prenons part, emmenant chacun deux matelas. On couche à côté de la maison, sous de grands tilleuls et, harassé, tout le monde s'endort.

Au réveil, désagréable surprise : des moustiques nous ont piqués, nous sommes tous défigurés ; pour ma part, j'ai la lèvre supérieure énorme et douloureuse. Peu après, je pars pour Bordeaux.

RICHEMONT

mat de Pavillon
E
Lieutenant
TSP
5
Four à Pain
niche de Plastique
Cheminée
lieu où est mort le lieutenant
Puits
Dany, Gateau, Lulu
Rivière, Pacha
puis Rougin
Dunablat
Baton
Trou-Garde-Manger
2
Bougie
3
4
Christian
Guy
Dé Dé
Corbin
D'Harcourt
1
Payers
Driss ben milou
Toto
Philippe
Ernest
Abda-Allah
Méhani
Trou individuel où se mit Driss pendant le combat
Salle à manger
Lieu du rassemblement avant les couleurs
Tombes

V

A LA FERME RICHEMONT

Lorsque je revins, le lundi, la demeure avait bien changé. Au bord de la route, camouflée dans le fourré, une cabane souterraine avait été construite pour y mettre les vélos, la moto du lieutenant, ainsi que le tandem de BATON avec sa remorque. Prenant pour la première fois le chemin au grand jour, je pus me rendre compte de la situation. Au bord de la route de Saucats au Barp, à un endroit difficile à retrouver, débouchait un ancien sentier qui avait dû autrefois être assez large. Lorsque nous sommes arrivés, la végétation avait pris le dessus, et on ne le distinguait qu'avec assez de mal. Pour l'écoulement des eaux, un fossé était creusé de chaque côté, profond d'un mètre à peu près. Nous cheminions par celui de droite, seul endroit praticable dans cette brousse. Au bout de trente minutes de marche, on arrivait à un bouquet de pins dépassant les brandes environnantes. On quittait le fossé pour prendre un sentier qui nous amenait dans une clairière. En débouchant, on apercevait au premier plan une grange à moitié éboulée ; se trouvait ensuite la maison, pas trop mal conservée, malgré son abandon depuis de longues années. Les ronces avaient gagné du terrain et ne laissaient guère qu'un espace de trois à quatre mètres sur trois côtés. Sur la face nord, un espace assez grand, entièrement libre, faisait correspondre la maison et la grange ; un puits se trouvait là.

La maison comprenait cinq pièces ; deux étaient entièrement séparées des trois autres. Quand j'arrivai avec ERIC, l'aménagement de notre nouvelle demeure était bien avancé.

Le lieutenant avait réparti le groupe en trois sizaines. Celle de Colo comprenant : DUNABLAT, RIVIÈRE, GATEUX, LULU, DANY et PACHA. ROUQUIN y fut ajouté, lorsqu'il nous rejoignit. Ils habitaient la chambre n° 2.

Celle des Cyrards comprenait : D'HARCOURT, CORBIN, BOUGIE, CHRISTIAN, DÉDÉ et GUY, nouvellement arrivé. On y ajouta plus tard CHÉRUBIN : c'était la chambre n° 1.

La troisième, celle des Nord-Africains, comprenait : DRISS BEN MILOU, MEHANI BEN MEKKI, ABDA ALLAH, TOTO, ERNEST, et moi PHILIPPE : c'était la chambre n° 4.

BATON couchait dans la chambre n° 3 où était installée la cuisine, et le lieutenant NOEL avait son lit dans la petite pièce n° 5.

On installa une salle à manger sur un côté ; deux grosses poutres servaient de bancs ; une troisième, posée sur de grosses pierres, faisait la table.

Lorsqu'il pleuvait, on mangeait dans la quatrième pièce. Dans la grange, on avait creusé une cache pour les munitions ; la grange servait aussi de salle de conférences, pour l'instruction militaire. A partir de ce jour, ayant une pièce séparée pour ma cuisine, je vécus un peu moins la vie du groupe ; je ne pouvais plus jouer aux cartes avec LULU et DANY, ni prendre part aux multiples discussions qui animaient la chambre 2.

Les journées se passaient en exercices militaires, entraînement, théorie sur les différentes armes, manière d'attaquer un convoi, de progresser, etc.

On réparait les gouttières de la maison. On travaillait aussi à des casemates où l'on devait mettre les F. M. reçus par parachutage. Plusieurs exercices furent faits en vue de ce dernier. Tous les jours, on attendait le message à la T. S. F., tout d'abord c'était : « la panthère est enrhumée », puis « le coucou chante en mai ».

Nous n'avons pas eu la grande joie de l'entendre, puisqu'il passa le 16 et que nous avons été attaqués le 14. L'avion vint dans la nuit du 16 au 17, mais ne lâcha rien, puisque personne n'était plus là pour répondre à ses signaux.

Ce parachutage devait avoir lieu entre « La Jalousie », ferme à l'ouest de nous et Richemont. Les rôles étaient déjà tout tracés. Les uns devaient monter la garde autour ; BATON devait faire les signaux, trois autres tenaient les lampes, je devais rester à la maison pour faire chauffer le jus et en profiter pour monter sur le toit pour repérer les points de chute au cas où un parachute ne serait pas trouvé par ceux qui étaient sur le terrain.

La garde se prenait par sizaine, à deux la nuit, seul le jour, de 8 heures du soir à 8 heures du matin. Le service consistait à faire des rondes dans un rayon de cent mètres autour de la maison. Dès 8 heures

du matin, un observateur était placé dans un arbre, à deux cents mètres de la maison. De là, il pouvait aisément surveiller toutes les allées et venues des alentours.

Le réveil avait lieu à 7 heures et demie. Aussitôt, le petit déjeuner. Lorsque le café vint à manquer, on prit de la soupe. Propreté des cantonnements et toilette ; puis inspection par le lieutenant. Après quoi, DRISS nous rassemblait du côté est, colonne par trois. Les sizaines de Cyr et de Colo, toutes deux à majorité d'étudiants, s'étaient débrouillées pour avoir le calot. Celle des Nord-Africains portait le casque. Des chandails bleu-marine nous avaient été distribués par le lieutenant. L'uniforme était donc assez restreint.

On se rendait, au pas cadencé, au côté ouest. Là, dans l'encoignure de la maison, entre la chambre du lieutenant et celle des Colos, se trouvait le mât de pavillon, bien camouflé par les murs. On hissait les couleurs chacun à son tour.

Un matin, le commandant***, commandant la région, vint nous passer en revue. Après quoi, le lieutenant nous déclara que, puisque nous étions prêts, on allait pouvoir commencer à nous confier des missions.

Les Allemands étaient coupés de Paris par la Dordogne. Ils ne pouvaient remonter vers le nord qu'en passant par Marseille. Il s'agissait donc de faire sauter le pont sur lequel le chemin de fer « Bordeaux-Langon » traverse le Ciron. Ceci demandait toute une préparation ; une étude approfondie s'imposait pour placer correctement, à un endroit donné, une charge de plastic suffisante. Il fallait connaître l'emplacement du poste de garde, le nombre d'hommes, la fréquence des rondes ; savoir les horaires des trains français et des trains allemands. CORBIN et D'HARCOURT furent chargés d'aller faire les repérages nécessaires. Ils partirent le dimanche 9 juillet ; laissant leurs bicyclettes sur le bord, ils traversent le Ciron sur le pont et descendent le long de la rive. Ils s'installent pour déjeuner et pour prendre des croquis. Mais deux Allemands surgissent, gesticulant et criant, fouillant de leur baïonnette les buissons. CORBIN jugea plus prudent de se montrer. Après présentation des papiers d'identité, ils sont expulsés avec défense de repasser la rivière par le pont, contraints de suivre le Ciron jusqu'à ce qu'ils trouvent un pêcheur complaisant qui leur servit de passeur et qui

leur donna en même temps tous les renseignements utiles sur la garde du pont.

La mission était terminée ; le pont n'a d'ailleurs jamais sauté, notre groupe ayant été attaqué avant d'avoir pu exécuter le projet.

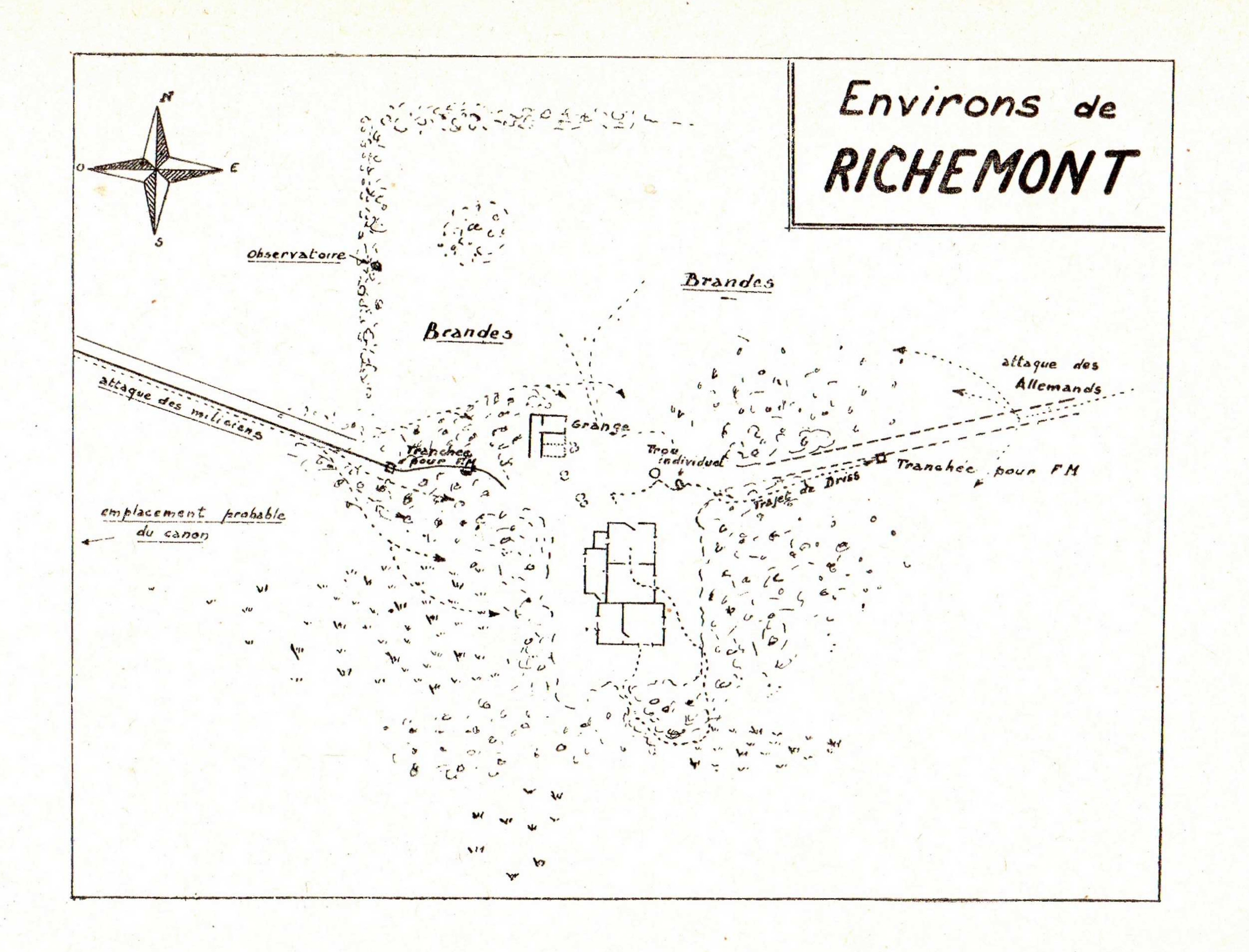
Le ravitaillement étant loin de s'améliorer, le lieutenant décida de tenter un coup de main sur un centre de distribution de tickets à Bordeaux.

On choisit pour cela le centre de..., près du marché des Capucins. NOEL, LULU et RIVIÈRE devaient faire le coup. De manière à jeter un coup d'œil sur les lieux, RIVIÈRE entre demander un renseignement et ressort aussitôt. Par bonheur l'agent de service était absent. Tous trois entrent alors et pendant que LULU et RIVIÈRE courent fermer les fenêtres pour ne pas être observés du dehors, le lieutenant fait mettre les employées contre le mur, les mains levées ; LULU et RIVIÈRE s'emparent de quelques cartes et sans perdre de temps, ils gagnent la sortie. Le tout fut fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La police prévenue arriva un quart d'heure après et fit son enquête. Grâce à des amitiés, nous pûmes nous inscrire dans une "Aquitaine", ce qui nous permit de toucher dix kilogs de beurre.

M. l'abbé GUILBEAU, directeur de la colonie des Coqs-Rouges, alors à La Brède, nous avait procuré quelques légumes déshydratés, des biscuits vitaminés et de la farine. Grâce à lui, nous avions pu faire cuire, dans le four qui se trouvait dans la chambre des Nord-Africains, trois ou quatre pains qui furent fort appréciés, quoique bien noirs et bien mal levés. Pour pouvoir continuer à fabriquer notre pain, il fut décidé qu'on arrêterait un camion de farine qui passait chaque jour sur la route du Barp à Hostens. Un sac devait être prélevé à son chargement et apporté au cantonnement. Le jeudi 13 juillet, l'après-midi, la sizaine des Cyrards fut chargée de l'expédition. Le coup n'ayant pas réussi ce soir-là, les Nord-Africains devaient le recommencer le lendemain.

M. CLUZAN, de Cabanac, nous avait procuré une assez grande quantité de pois chiches qui servirent à notre entière nourriture pendant les journées du 12 et du 13. Il devait aussi nous procurer des haricots. Nous avions fait une ample provision de pommes vertes et à moitié sauvages, que nous mangions cuites ou en rondelles avec du beurre dessus.

C'est ainsi que nous sommes arrivés au 13 juillet au soir.


Environs de
RICHEMONT
N
E
S
O
Observatoire
Brandes
Brandes
attaque des Allemands
Grange
Tranchée pour FM
Trou individuel
Tranchée pour FM
Trajet de Driss
attaque des miliciens
emplacement probable du canon

VI

LE COMBAT

Ce soir-là, notre effectif était réduit à quinze. BATON et ABDA ALLAH étaient partis en tournée du côté de Langon. TOTO faisait la liaison avec Bordeaux. ERNEST avait quitté le cantonnement le 13 après midi avec l'intention d'aller chercher une voiture de l'agence Todt du côté de Soulac. GATEUX était en tournée de ravitaillement. BOUGIE s'était déjà absenté depuis quelques jours.

Les Colos devaient prendre la garde jusqu'à 4 heures. DRISS et moi devions les relayer à 4 heures ; et MEHANI me remplaçait de 6 à 8, pour que j'aie le temps de faire cuire le petit déjeuner. Le réveil fut fixé à 8 heures seulement en l'honneur du 14 juillet.

A 4 heures, quand DRISS et moi prîmes la garde, notre surprise fut grande de constater que MEHANI avait disparu. A 6 heures, il n'était toujours pas rentré pour me remplacer. Il arriva vers 7 heures, portant sur son épaule un sac contenant deux cuisseaux de vache, encore chauds, et recouverts de leur peau. Trouvant que des pois chiches n'étaient pas une nourriture pour un 14 juillet, il était parti la nuit, avait trouvé une vache, l'avait tuée, dépecée, et nous en ramenait une partie ; cela partait d'un bon naturel, ce qui ne l'empêcha pas de se faire attraper par DRISS. MEHANI prit donc ma place et je m'occupai activement de la cuisine.

A 8 heures 5, je sortis pour aller chercher de l'eau. DRISS et MEHANI étaient rentrés depuis déjà dix à quinze minutes pour je ne sais quelle occupation.

Il me sembla entendre, venant du petit bois de pins au nord-ouest, un bruit insolite de brindilles cassées. DRISS, aussitôt averti, saisit sa mitraillette et partit dans la direction indiquée. Il n'avait pas fait cinquante mètres, que déjà les armes à feu crépitaient un peu partout. Je me dirigeai aussitôt vers la maison ; par la porte, j'aperçus MEHANI qui sautait par la fenêtre de la cuisine et s'enfuyait vers le sud. Il n'avait pas d'armes et ne pouvait rien faire.

J'étais encore dans l'embrasure de la porte, lorsque le lieutenant, réveillé par les détonations, fit irruption dans la pièce, en pyjama, le revolver au poing. « Que se passe-t-il? » — « Les Boches, mon lieutenant! » Il passe à ce moment-là le haut du corps par la porte et reçoit une rafale en pleine poitrine. Il s'écroule, et roule contre la cheminée. Peu de temps après, il était mort sans avoir pu prononcer une parole. Par la chambre du lieutenant, je réussis à voir RIVIÈRE qui passait la tête par la fenêtre de la chambre des Colos. Je le mis au courant de ce qui s'était passé. C'est le dernier contact que j'ai eu avec eux tous. Pendant ce temps-là, DRISS s'était abrité derrière le puits. Après quoi, il avait gagné un trou individuel que le lieutenant nous avait fait creuser. Il se retira en dernier lieu dans une petite fortification, située sur le chemin allant de la ferme à la route de Saucats à Saint-Magne. Aussitôt de retour dans la chambre des Nord-Africains, je me couchai dans le prolongement de la porte ; je voyais alors très bien les miliciens traverser le petit chemin qui nous conduisait à l'observatoire. Ils arrivaient par derrière le hangar ; je les distinguais à genoux dans la bruyère ; chacun à son tour faisait un bond individuel pour traverser, et disparaissait de l'autre côté. Ils cherchaient à nous encercler.

Voici en effet ce qui s'était passé, ou tout au moins ce que nous en savons :

HOSTEINS, parti la veille au soir, avait été arrêté en arrivant chez lui. Les miliciens aussitôt organisent une expédition, mais ne se sentant pas assez forts pour opérer seuls, ils demandent à la Gestapo de les accompagner avec une soixantaine d'hommes ; eux-mêmes seront une cinquantaine. Le rendez-vous est fixé : barrière Saint-Médard. Arrivée à Saucats, la troupe se divise en deux.

Les miliciens prennent la route du Barp ; conduits par HOSTEINS, ils arrivent par le chemin que nous empruntions et attaquent par le nord-ouest. Les Allemands, eux, prennent la route de Saint-Magne et gagnent la ferme par l'est. Nous n'avions pour nous défendre que douze mitraillettes. Cela interdisait l'accès des abords de la maison dans un rayon de cent mètres. Ils ne peuvent s'approcher ; la situation risque de s'éterniser. Il faut en finir, et c'est alors qu'ils ont recours au canon. Des « 105 tractés » cantonnaient à La Brède ; l'un d'eux est amené par l'ouest jusqu'à trois cent mètres de la maison.

Il a vite fait de démolir celle-ci. C'est sans doute seulement après les premiers coups de canon que, grièvement blessés, les dix survivants songèrent à sortir. Malheureusement, ils ne purent aller loin, et furent achevés à coups de revolver.

BOUGIE, qui devait revenir ce matin-là, arriva pendant l'attaque. Il se heurta aux miliciens qui l'arrêtèrent ainsi qu'un jeune charbonnier des environs, complètement étranger à notre affaire, mais qui eut la malchance de se trouver là. FRANC, lui-même, vint dans la prison demander à BOUGIE de renoncer à la résistance et d'entrer à la Milice. BOUGIE endura ses souffrances jusqu'au bout et n'accepta jamais. Il fut fusillé à Souges.

En repartant, la Gestapo et les principaux chefs de la Milice, s'arrêtèrent au bourg pour voir le maire. Ils le chargèrent de faire creuser une « fosse commune » pour enterrer les douze morts. Mais les habitants de Saucats se chargèrent de leur donner une sépulture digne d'eux.

GATEUX revint le lundi, amenant ses provisions. Pas de vélos au garage ; des traces de tracteurs ; de jeunes pins cassés : tout cela commença à l'inquiéter. En vain il chercha à apercevoir de loin le toit de notre maison. Il se hâta et découvrit enfin tout le drame : la maison démolie, et à côté douze tombes alignées.

Philippe BÉGUERIE

(survivant du Maquis de Saucats.)



SAUCATS

14 JUILLET 1944

RAPPORT FAIT A M. LE CENSEUR DU LYCÉE PAR UN TÉMOIN EN JUILLET 1944

Richemont, ferme abandonnée dans la lande girondine, à une vingtaine de kilomètres au sud de Bordeaux, avant-poste du maquis, fut le théâtre du drame qui se déroula à Saucats le 14 juillet 1944 : drame héroïque de la Résistance.

Ce jour-là, ils étaient quinze jeunes gens de dix-sept à vingt-deux ans, élèves et anciens élèves du Lycée de Bordeaux, élite des classes de Saint-Cyr, de Coloniale, étudiants, et trois Nord-Africains lettrés évadés des camps de prisonniers ; le Chef : un brillant officier venu du maquis de Savoie, qui devait tomber le premier sous les balles miliciennes. Jeunesse brillante, ardente de vie, de patriotisme, d'espoir.

A l'aube, deux cars avaient traversé le village de Saucats, chacun prenant une route différente. Une quarantaine de miliciens et une soixantaine d'Allemands encerclèrent la ferme Richemont; les premiers attaquant à l'ouest, les autres à l'est. La lutte fut acharnée et malgré tous leurs efforts, les assaillants, beaucoup plus armés, ne purent avoir raison de cette poignée de héros.

Après trois heures de combat, impuissant devant la résistance des défenseurs, l'attaquant fit appel à l'artillerie lourde allemande et une pièce mise en batterie tira à vue sur l'objectif. Atteinte par les obus, la maison s'effondra ; des morts étaient dans les décombres. Les survivants tentèrent une sortie, trois réussirent à percer. Mais tous les autres, quoique blessés, furent sauvagement achevés par les miliciens. Ainsi tombèrent pour la France des élèves ou anciens élèves du Lycée Michel-Montaigne de Bordeaux : ANÈRE Lucien et DIETLIN Daniel, de la classe de Coloniale ; PICON Michel et SABATÉ Roger, de la classe de Saint-Cyr ; CÉLÉRIER Guy, ROUIN Jacques, BRUNEAU, HURTEAU, anciens élèves de l'établissement ; et avec eux leurs camarades de combat : DE MORNY, GILLET, HUAULT.

Le massacre terminé, les troupes repartirent, emmenant un prisonnier fait à Richemont : BOURON Jean-Pierre, de la classe de

Saint-Cyr du Lycée de Bordeaux, et un jeune ouvrier forestier, étranger à l'action, de passage sur la route. Tous deux furent par la suite fusillés à Souges.

Le chef milicien donna cyniquement ordre à la Mairie d'envoyer des hommes pour enfouir les cadavres, et ainsi la triste nouvelle fut immédiatement connue de la population.

Le commandant allemand de Saucats rendit compte à Bordeaux et les ordres furent contraires à ceux de la milice : « Personne ne doit se rendre à Richemont, tout Français trouvé là-bas sera considéré comme complice ; le Maire et l'Adjoint doivent être immédiatement arrêtés. »

Durant toute la journée, les habitants furent hésitants. Cependant, vers le soir de ce 14 juillet lourd d'angoisse, une dizaine d'hommes prirent le chemin de la ferme, et ils furent bientôt rejoints par nos gendarmes. Un spectacle affreux et déchirant s'offrit à leurs yeux : le bâtiment effondré et, dans la brousaille voisine, des cadavres étendus sur le dos ou sur le côté, affreusement mutilés. La nuit arrivant vite, les recherches durent être remises au lendemain.

Les Allemands interdisant l'inhumation au cimetière, les corps furent alignés sur place à côté des décombres et les gendarmes entreprirent d'établir les signalements avec le plus d'exactitude possible pour permettre l'identification ultérieure rendue très difficile par l'absence de papiers personnels, ceux-ci ayant été brûlés par les victimes ou emportés avec les objets de valeur par les miliciens. Devait-on se soumettre aux ordres donnés : creuser un trou et enfouir ces héros ? Il fut décidé de faire immédiatement des cercueils.

Vers quatre heures de l'après-midi, le 15 juillet, tout fut prêt, la fosse creusée et les corps mis en bière dans le plus grand recueillement. Lentement, chacun fut descendu dans la fosse, et les douze tombes s'élevèrent, alignées côte à côte, dans ce sol même sur lequel les Martyrs de Richemont avaient versé leur sang. L'émotion de l'assistance était à son comble, les hommes se découvrirent à côté des femmes en larmes, tandis que les gendarmes rendaient les honneurs militaires.

Unis dans la mort comme dans le combat, ces jeunes Français n'avaient pas failli à la devise de DE BOURNAZEL faite leur et retrouvée parmi les décombres : « Mon âme est à Dieu, mon corps à la France, mon honneur à moi. »

Récit d'un témoin.

Combat de Richemont

(14 Juillet 1944)

Evocation de Mirieu de Labarre, élève de la classe de Coloniale, prononcée devant ses jeunes camarades venus en pèlerinage sur le lieu du combat, en octobre 1945.

Si vous êtes venus à Saucats aujourd'hui, ce n'est pas seulement pour voir le lieu où se déroula un combat sanglant et inégal, mais c'est aussi pour vous recueillir et commémorer le souvenir de ceux qui, le 14 juillet 1944, tombèrent ici, en purs héros et en glorieux martyrs.

J'ai eu la charge douloureuse de retracer pour vous les péripéties de ce qu'il convient mieux d'appeler le drame que le combat de Richemont. Je le ferai avec le plus d'exactitude possible, en m'appuyant sur les détails que je tiens de Philippe BÉGUERIE, le seul rescapé français de cette tuerie.

14 juillet 1944... Quelle espérance n'était pas permise à tous, en ce jour où tous nous pressentions la fin du grand cauchemar! Bien plus qu'à d'autres, elle était permise aux quinze braves qui, enfermés ici, formaient un bastion contre l'ardeur ennemie. Ils étaient quinze, treize Français et deux tirailleurs noirs. Et, en ce beau matin de glorieux anniversaire, ils étaient confiants. Treize dormaient encore, prenant un repos mérité. Deux veillaient : un tirailleur noir dont c'était le tour de garde et l'autre, le cuisinier, préparant le petit déjeuner. Tout était calme sur la lande. Vers 7 heures 30, l'homme de garde vint prévenir le cuisinier qu'il avait vu des hommes s'approcher. Le danger eût pu ne pas être imminent, car souvent les Allemands venaient dans la lande pour faire l'exercice. Mais cette fois l'alerte était sérieuse. Avant que l'inquiétude ait pu naître chez les deux hommes éveillés, les Allemands ouvrent le feu. A ce bruit de fusillade, les dormeurs se réveillent surpris. La réalité leur apparaît

aussitôt dans sa brutalité : ils sont attaqués. Il va falloir se défendre.

Tandis qu'ils se lèvent, le cuisinier tire par la porte, bloquant à lui seul l'avance ennemie. Il se relève, prend son casque, met devant lui le matelas de son lit pour se protéger. Il est seul dans une pièce avec le lieutenant ; les treize autres se trouvent dans la pièce voisine qui n'offre aucune communication avec la première.

Le lieutenant MOSSÉ, chef du groupe, s'approche de la fenêtre. Il est touché et s'écroule contre le four à pain. Pendant ce temps, dans la pièce voisine, isolés, privés désormais des directives de leur chef, ils se décident à ne pas abandonner la lutte. Ils tirent à travers les ouvertures. L'ennemi est stoppé. Mais les munitions des défenseurs s'épuisent. Philippe BÉGUERIE, resté seul dans la première pièce après la mort du lieutenant, sort pour essayer de correspondre avec ses camarades. Au milieu du fracas du combat, il ne parvient pas à se faire entendre. Ayant totalement épuisé ses munitions, il s'éloigne en rampant dans les bruyères. Il se porte à deux ou trois cents mètres de la ferme, attendant là ses camarades, impuissant à les secourir. Peut-être allaient-ils sortir, puisqu'un lieu de repli, au cas où ils devraient abandonner la position, était prévu dans la forêt, à environ trois kilomètres de là.

La bataille continue. Rageusement les mitraillettes crachent. Miliciens et Boches sentent fort bien qu'ils ne viendront pas à bout de la résistance, s'ils n'ont que des armes automatiques pour attaquer la ferme. Lassés d'être tenus en échec, eux pourtant qui sont cent, ils ont alors recours à la suprême lâcheté. Ils vont chercher un canon de 155 à leur parc d'artillerie du Château de Montesquieu. Pendant ce temps, le combat continue, presque aussi violent.

Le canon est placé face à la ferme, à distance de tir tendu. Les trois premiers coups manquent leur but. Dans la ferme, les combattants, qui ont bien compris que cette fois c'est la fin, brûlent leurs papiers. Leur mort ne livrera pas leur famille, ni leurs amis. Et c'est la tragédie. Un obus atteint l'aile droite de la maison qui s'effondre dans un fracas de plâtras et poutres. Le groupe se réduit. Certains sont blessés.

Ces jeunes héros décident alors de sortir coûte que coûte. Le jeune PICON s'empare du drapeau et s'élance vers la porte. Une rafale le couche dans l'herbe. Les autres, n'ayant plus aucune munition,

tentent de rejoindre leur camarade BÉGUERIE. Mais ils sont fauchés dès leur sortie. Les plus vigoureux réussissent à faire une dizaine de mètres, les blessés quelques pas à peine.

Les miliciens s'approchent alors pour venir triompher sur le lieu de leur crime. Trois heures de combat pour gagner, ce n'est pas une victoire. Alors, pour se venger d'avoir tant lutté, ils souillent tout ce qu'ils trouvent... Des gémissements de blessés... Ils n'hésitent pas une seconde. Une balle, et c'est fini. Pas même le respect des vertus militaires.

Saucats... 14 juillet 1944... Un nom, une date, désormais unis dans notre souvenir par le drame le plus affreux. Quelques heures avaient suffi pour arracher à la vie douze jeunes, douze braves, douze héros. Seuls, Philippe BÉGUERIE et les deux tirailleurs échappèrent au massacre.

Vous savez maintenant pourquoi nous sommes venus à Saucats aujourd'hui. Fouillons les cendres de ces ruines. Nous y retrouverons gravée cette devise d'un homme noble déjà héros d'une légende, Henri DE BOURNAZEL, devise que les jeunes qui tombèrent ici avaient faite leur : « Mon âme est à Dieu, mon corps à la France, mon honneur est à moi. » Penchons-nous sur cette terre où ils moururent et où leurs corps reposèrent un an. Et par delà leur mort, leur sublime sacrifice, méditons la grande leçon qui se dégage du drame de Saucats.



Autour du drame de Saucats

(14 Juillet 1944)

Bordeaux sut, dès le 16 juillet 1944, qu'au matin du 14 juillet, la ferme Richemont, dans la commune de Saucats, près de Léognan, avait été le théâtre d'une rencontre sans merci entre « le maquis » et l'occupant : des jeunes gens, élèves du Lycée Michel-Montaigne, candidats aux Grandes Ecoles, blessés par l'ennemi, avaient été massacrés par des miliciens.

Le Censeur du Grand-Lycée, le 22 juillet, eut le douloureux privilège de connaître, le premier dans l'établissement, la version officielle du drame. L'adjudant de gendarmerie MARTIN, de la Brigade de Bordeaux, se présenta à son bureau à 16 heures ; bouleversé, il lui fit le récit de la bataille et du massacre ; quelques épaves, un portefeuille avec des papiers à moitié brûlés, une photographie, du linge marqué d'un numéro, des enveloppes du Lycée, avaient été recueillis par les gendarmes français, avant l'inhumation des corps. Il fallait, maintenant, sans attirer l'attention de l'ennemi, procéder à des identifications certaines. Et déjà l'adjudant MARTIN et le Censeur identifièrent parmi les morts PICON Michel, élève de Saint-Cyr-H. E. C. au cours de l'année scolaire écoulée ; SABATÉ Roger, de la même classe; et CÉLÉRIER Guy, qui, élève de Seconde 5 Moderne, avait déjà quitté l'établissement le 29 janvier 1944.

C'est avec l'émotion que l'on devine qu'ils dressèrent la liste funèbre. L'adjudant MARTIN promit à M. le Censeur de lui communiquer tous les rapports qu'il enverrait à la Préfecture de la Gironde d'une part, et au Secrétariat du Maintien de l'ordre à Vichy, d'autre part, comme il y était obligé. Il tint parole.

Le lendemain, le Censeur reçut deux inspecteurs de police, de la Délégation Régionale des Renseignements Généraux : ils n'ajoutèrent rien au récit de l'adjudant MARTIN, et ils n'eurent pas pour l'héroïque comportement des disparus la même compréhension.

Dès les premiers jours de la Libération, le 1er septembre 1944, toute la vérité se fit jour.

DIETLIN Jean, de la classe des H. E. C., aspirant F. F. I., dont le frère DIETLIN Daniel était tombé à Saucats, vint donner à M. le Censeur la narration exacte de la bataille, et la liste des jeunes morts pour la France : il faisait partie du groupe ; revenu chez sa mère à Bordeaux le 13 juillet, il n'avait échappé au massacre, ainsi que RICOU, de Coloniale, que par un hasard miraculeux.

Le 2 septembre, on apprenait aussi la belle conduite de MOLLAT William, élève de Première au Grand-Lycée, et de BOURRIEU Elie, élève de Seconde de notre annexe de Bazas : tous deux, malgré la défense de l'ennemi, n'avaient pas hésité à rendre à leurs camarades, lâchement assassinés, les devoirs qui s'imposaient.

MOLLAT, pour l'Histoire du Lycée, rédigeait une version du drame, dès ce moment-là, afin que rien ne fût omis de cet héroïque sacrifice et confiait au Lycée les photographies prises de la ferme de Richemont le lendemain du combat.

HOMMAGE
Aux HÉROS de SAUCATS

(21 Avril 1945)

Hommage rendu
aux Héros de Saucats
les 20 et 21 Avril 1945

> Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
> Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
>
> Victor Hugo *(Chants du Crépuscule)*.

Poignante, en vérité, nous est apparue la vénération qu'ont portée aux Héros de Saucats, en cette pieuse nuit et en ce clair matin d'avril 1945, la foule des jeunes et la foule tout court... Vendredi 20 avril, dans l'après-midi, des mains ferventes improvisaient une chapelle ardente dans le hall de la Faculté des Lettres de Bordeaux, tout près du tombeau de Montaigne qui a dit justement en parlant des soldats volontaires : « la plus forte, généreuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance... la compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs... »



FERME DE RICHEMONT -- SAUCATS, (GIRONDE)

A 17 heures, les douze cercueils renfermant les restes de nos Héros sont portés et disposés dans un amoncellement de fleurs et de gerbes blanches ; alors, lentement, silencieusement, la foule gravit les degrés et défile devant les douze bières drapées de tricolore... 21 heures : Lycéens, Elèves des classes préparatoires aux Grandes Ecoles, Etudiants des Facultés, Scouts, restent seuls auprès de leurs camarades et montent une garde sacrée, entre les cercueils.

Toujours, je me souviendrai de cette ultime veillée : la lumière tombait, irréelle, sur le noir des tentures et le blanc des fleurs, sur le sang des drapeaux et la pâleur des jeunes gens, immobiles, graves, réfléchis. Un carillon détachait les demi-heures et, chaque fois, douze autres jeunes arrivaient et se plaçaient, un par un, devant ceux qu'ils relevaient de leur garde : un long moment, ils se regardaient dans les yeux et, dans un cérémonial muet et simple, ils prenaient leur place et leur veille ; chacun, solitaire auprès du cadavre d'un des siens, dans cette ambiance lourde, immatérielle, tendue, a senti, oui, a senti, la présence aimante d'un Héros qui le guidera désormais...

Samedi 21 avril 1945 : le défilé est interminable dans la chapelle ardente. A 9 heures et demie, après l'hommage des personnalités, un à un les cercueils, portés par des jeunes, descendent du perron de la Faculté et quatre chariots du parc les reçoivent, tandis qu'un détachement du 18e Train des Equipages rend les honneurs militaires. Peu après, un long cortège s'ébranle, encadré par la garde de plusieurs centaines d'étudiants et de lycéens qui portent des couronnes, des bouquets et des palmes. Le convoi s'avance majestueux ; son allure est rythmée par la douloureuse *Marche funèbre* de Chopin ; au-dessus, des avions passent, aile à aile, dans ce ciel de printemps. La foule entre à la suite dans la Cathédrale Saint-André où les orgues vibrent en de plaintifs accents ; les cercueils sont alignés dans le transept, entourés de drapeaux et d'étendards. L'abbé LASSERRE, qui devait officier le 14 juillet 1944 à Richemont, célèbre une messe basse, et la « Scola cantorum » interprète de belles pages de musique sacrée. L'archevêque de Bordeaux rappelle ensuite « combien est émouvante la présence des restes de ces jeunes gens, qui, dans un réduit de fortune leur servant de champ de bataille, ont sacrifié leur vie pour participer à la Victoire de la France ».

En une imposante procession, les cercueils portés sur les épaules de jeunes gens, sont conduits place Pierre-Lafitte. Sur l'estrade, le représentant de la Résistance magnifie le geste de ces soldats qui « avaient mis le Devoir et l'Amour de la Patrie au-dessus des petitesses et des mesquineries quotidiennes ».

Le Président du Comité Départemental de Libération affirme, à son tour, la volonté qu'a la Résistance de continuer l'œuvre de nos Martyrs. M. le Recteur, enfin, exalte le courage de ces jeunes de France dans une allocution qu'on lira plus loin.

Après ces mots pathétiques dans leur simplicité, la « Sonnerie aux Morts » s'élève, triste, dans le silence hautain d'une foule recueillie et l'appel des noms s'égrène, suivi de la formule : « Mort pour la France. »

Et la *Marseillaise* arrache les larmes aux yeux de tous... C'est fini... Un cortège interminable accompagne jusqu'au cimetière de la Charreuse les corps mutilés.

C'est ainsi qu'en cette journée d'avril, toute une population, toute une jeunesse aussi, ont su témoigner leur vénération envers

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie.

Roger LHOMBREAUD.



PLACE PIERRE-LAFFITE - 21 Avril 1945

Allocution prononcée

par

ANDRÉ MARCHAUD

Recteur de l'Académie de Bordeaux,
Président du Conseil de l'Université.

Saucats, 14 juillet 1944 — date symbolique — puis douze croix alignées près d'une ferme abandonnée, théâtre d'héroïques sacrifices... et, maintenant, douze cercueils réunis une dernière fois avant la définitive séparation.

Evocation tragique, spectacle émouvant dans sa simple grandeur, qu'on voudrait prolonger par une méditation silencieuse et recueillie plutôt que par un discours ou même une brève allocution. Mais j'ai le devoir et le privilège d'apporter aux héros de Richemont et à leurs familles un dernier hommage — hommage de l'Université de France et du Gouvernement de la République.

ANÈRE (Lucien), élève du Lycée de Bordeaux, classe préparatoire à l'Ecole coloniale ;

BRUNEAU (Claude), ancien élève du Lycée de Bordeaux, étudiant en médecine ;

CÉLÉRIER (Guy), ancien élève du Lycée de Bordeaux ;

DIETLIN (Daniel), élève du Lycée de Bordeaux, classe préparatoire à l'Ecole coloniale ;

GLOTZ (Jacques), de Morny, étudiant à Paris ;

HUAULT (Christian), ancien élève du Lycée de Bordeaux ;

HURTEAU (Roger), ancien élève du Lycée de Bordeaux ;

MOSSÉ (François), dit GILLET, élève de l'Ecole des Sciences politiques de Paris ;

PICON (Michel), élève du Lycée de Bordeaux, classe de H. E. C. et Saint-Cyr ;

ROUIN (Jacques), ancien élève du Lycée de Bordeaux, étudiant en médecine (Santé navale) ;

SABATÉ (Roger), élève du Lycée de Bordeaux, classe de H. E. C. et Saint-Cyr.

TAILLEFER (André), ancien élève du Lycée de Bordeaux,

ont ensemble donné leur vie pour leur Pays. Ils sont morts en combattant à un contre sept contre un ennemi implacable et cruel, et aussi, hélas! contre des traîtres — traîtres à leur Patrie, à ses traditions, à son génie, traîtres qui se prétendaient commis au maintien de ce qu'ils appelaient *l'ordre*, par des hommes dont on rougit à la pensée qu'ils aient pu être Français.

Douze braves garçons de chez nous, douze garçons braves au visage sérieux ou rieur. J'ai, cette nuit, longuement contemplé leurs traits sur les photographies pieusement rassemblées par l'Administration du Lycée. Douze jeunes et vrais Français venus d'un peu partout : des Pyrénées, de Madagascar, de Conakry ; douze jeunes hommes appartenant à tous les milieux, mais réunis par un même idéal et partageant avec beaucoup l'inflexible volonté de libérer le sol de la Patrie.

« Nous ne devons pas être des résistants seulement en paroles, disait l'un d'eux à ses parents ; et qui donc se battra sinon ceux qui veulent être officiers! »

« Papa, je pars ce soir pour un poste de la Résistance ; il se peut que tu ne me revoies pas d'assez longtemps. Je te demande d'être courageux et de prévenir maman avec tous les ménagements possibles », dit un autre au moment décisif. Comme il est plus facile d'avertir son père que sa mère!

Ces vaillants étaient de bons fils, de bons camarades. C'étaient aussi de bons élèves, sérieux, travailleurs ; plusieurs avaient brillamment réussi aux concours qu'ils avaient préparés — la nouvelle de leur succès parvint à leurs parents après...

En tout, ils étaient les meilleurs.

Il ne m'appartient pas de dire ce que fut leur rôle dans la Résistance. Ce que fut le sanglant et glorieux combat de Saucats, un représentant qualifié de cette armée libératrice, surgie du sol de France à l'appel du général DE GAULLE, vient de le rappeler en termes émouvants. Pourtant, laissez-moi dire quelques-unes des raisons de leur attitude et de leur choix. Ils avaient le sens de l'honneur, ils ne se répétaient pas chaque matin : nous avons été battus. Vous savez, cette défaite providentielle qui devait permettre au Pays de racheter

ses fautes en acceptant de collaborer avec le vainqueur — provisoire. Ils avaient senti, ils avaient compris la signification profonde du conflit gigantesque qui bouleverse le monde. Ils avaient compris qu'il ne s'agissait pas d'une guerre à l'ancienne mode, d'une guerre d'Etat à Etat provoquée par des rivalités de prestige ou d'intérêt, mais d'une lutte à mort entre deux conceptions de la Société : l'une qui respecte les valeurs individuelles, la liberté, tout ce qui donne du prix à la vie, et l'autre sacrifiant tout à l'Etat-Moloch, régime d'oppression sanguinaire et de sauvagerie scientifique, avide de domination universelle. L'idée seule de « collaboration » les soulevait de dégoût — « papa, quoi qu'il arrive, je n'irai pas en Allemagne » — et ils se sont levés pour défendre leur idéal et, par la force, le libérer des forces du mal.

MES CHERS AMIS,

C'est à vous, étudiants, élèves des classes de préparation aux Grandes Ecoles, qui avez rendu les honneurs à vos glorieux camarades, c'est à vous que maintenant je voudrais m'adresser. Pendant votre garde silencieuse, figés dans un rigide garde-à-vous où vous mettiez tout votre cœur, vous avez médité. Vous vous êtes sentis portés sur les hauts lieux. Une voix intérieure vous a dit, j'en suis sûr : « Sois digne de ces héros, tes camarades, tes frères ; prends la résolution d'être droit, loyal, courageux ; décide, sans attendre, de consacrer toutes tes forces à la grandeur de la Patrie. » Ecoutez cette voix, répondez à son appel. Les parents de vos douze camarades entendent votre promesse.

Et c'est à vous, parents, que je m'adresserai pour terminer, ou plutôt, c'est vous qui allez vous parler à vous-mêmes. Cette nuit, j'ai lu les Vies de vos enfants dans les notes que, pieusement, vous avez écrites pour notre Livre d'Or. Permettez-moi de lire la lettre qui accompagne l'une d'elles, lettre dont la simplicité est riche d'une émouvante grandeur :

« MONSIEUR,

« Je vous remercie et suis très touchée de ce que vous faites pour mon cher fils et ses camarades. Je vois qu'ils ne seront pas oubliés. Je dois vous avouer que mon Cher Petit devait partir au Maquis

dès janvier 1944 et que j'avais pu l'en empêcher ; par la suite, il est parti sans rien me dire. Malgré toute ma peine et le gros chagrin que j'ai, je suis fière de mon fils chéri. »

Vous avez le droit d'être fiers de vos fils.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous nous inclinons devant vous respectueusement, profondément. Permettez-nous de partager votre fierté.

L'Université de France est fière de tels fils. Elle les donnera en exemple, elle ne les oubliera pas. J'en fais en son nom le serment.

SAUCATS

“ La Résistance est une leçon pour notre vie ”

« Tout homme qui succombe dans un acte de gloire émet une vertu qui redescend sur nous ; et dans la violence d'une fin prématurée, rien ne s'égare, rien ne s'évapore. Il donne en grand et d'un seul coup, ce qu'il eût donné dans une longue existence de Devoir et d'Amour. »

Maurice MAETERLINCK.

Jeunes Français qui venez de lire l'épopée de vos camarades, ne vous sentez-vous pas fiers d'appartenir à leur race? Mais aussi, bien petits, auprès d'eux? Comprenez-vous quels devoirs vous incombent aujourd'hui? Souvenez-vous longtemps, jeunes, de leur abnégation, de l'Exemple qu'ils ont tracé, du Symbole qu'ils représentent. Si votre esprit ne peut pas concevoir le nombre illimité des souffrances et des héroïsmes de cette guerre, du moins, qu'il se concentre sur SAUCATS, sur ceux qui ont su mourir dans cette ferme. Ne laissez pas se perdre ce SYMBOLE : vous devez, oui, vous devez perpétuer la leçon de ces braves par des PIERRES et par des RÉSOLUTIONS qui dureront au delà de l'incertaine mémoire.

Il faut d'abord bien comprendre tout le sens, toute la valeur de cet épisode de la RÉSISTANCE, assurément parmi les plus symboliques et par sa date et par ses acteurs et par leur idéal : 14 juillet 1944, quatrième et dernier anniversaire d'un autre sursaut national! cent cinquante-cinq ans, jour pour jour, heure pour heure, après la levée « des hommes forts, hommes patients, jusque-là si pacifiques, qui devaient, en ce jour, porter le grand coup de la Providence! » et

à qui, comme l'écrivait Michelet, « l'immuable Droit disait : Va, paisible, que t'importe ? quoi qu'il arrive, mort ou vainqueur, je suis avec toi ! » Oui, ces jeunes gens de Saucats, dignes héritiers de l'avant-garde de 1789 et des combattants de 1918, représentent ce qu'il y avait de plus pur dans la Résistance. Leur sacrifice reste bien le modèle de toutes les immolations imposées par la même injustice ou consenties pour le même motif. Ces jeunes sont comme le prototype de la légion de ceux qui se sont enrôlés pour la même cause et qui, envisageant la mort sans malédiction, s'en sont constitués les volontaires. Oui, il faut le répéter, leur abnégation eut un effet décisif et leur courage souriant fit d'eux les éclaireurs de la victoire. Tous ont été les Artisans de la Paix. Vous, les douze de Richemont, si vaillants ; vous, BOURON le Preux et les Martyrs si calmes exécutés dans les champs de tir ; vous, Jean AURIAC et les envoyés de mission, vous offrant en holocauste pour sauver les vôtres ; vous, enfin, qui avez touché le fond des misères humaines dans vos lointains bagnes : Marcelle GIRARD, Michel LEJOLY et tant d'autres... Ah ! oui ! il faut confondre en une même pensée, il faut embrasser d'un même amour tous les Martyrs d'un Idéal commun !...

Par quelles cheminées vos cendres brûlantes se sont-elles dispersées ? dans quel charnier perdu reposez-vous, mutilés ? dans quelle cellule esseulée vous êtes-vous donné la mort ? dans quel maquis épars avez-vous succombé ?... Unissons, alors, notre Souvenir en un Même Haut-Lieu ! Soyez dans la ferme éboulée de Richemont ; elle a assez de gloire pour être digne de vous, et vous serez plus près de nous !

Nous vous bâtirons à côté des ruines, de ces reliques nationales qui sont une leçon sinistre, une accusation toujours dressée, un MÉMORIAL pour interdire l'oubli, pour concrétiser notre reconnaissance et notre bonne volonté. Il importe à tous ceux que l'occupation a plus ou moins épargnés d'accomplir et d'accomplir largement le geste nécessaire d'indispensable honneur envers ceux à qui nous devons tant ! Et nous pourrons élever des pierres dures et durables qui perpétueront longtemps, très longtemps, le souvenir et qui constitueront, pour ainsi dire, un point de ralliement : chaque 14 juillet, nous viendrons, n'est-ce pas, célébrer le double anniversaire et penser à EUX, à EUX tous qui ont dépensé tant de dévouement, de

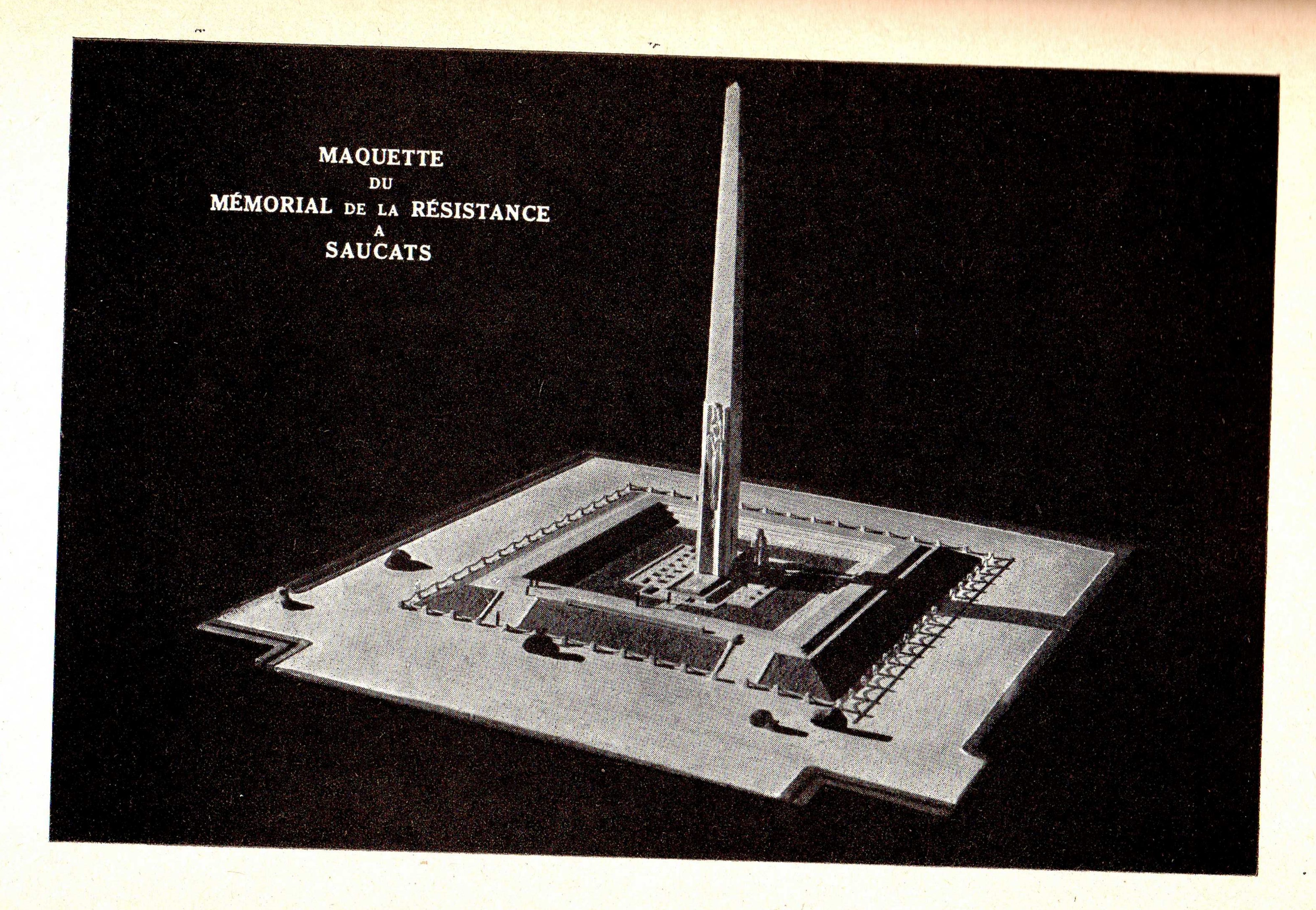
confiance, de sublime. Chaque 14 juillet, les jeunes de toute la contrée iront accomplir ce pieux pèlerinage et songeront intensément à ce qui leur vaut une vie libre : aux fins navrantes auprès des crématoires ; à l'affaissement impuissant de ceux qu'un crépitement a fauchés, à la maîtrise des nerfs et de l'honneur de ceux qui se sont donné une mort pure, à la crânerie de ceux qui « ont relevé l'acte banal de mourir pour en faire un titre... ».

Alors, les jeunes quitteront ce MÉMORIAL dressé dans la lande girondine sauvage et triste : ils en emporteront, non point une petite reproduction commerciale, mais une image ineffaçable et vivifiante, car, en vérité, le plus beau Mémorial que nous puissions élever à nos Héros sera celui que nous aurons pu fixer dans la Mémoire et dans le Cœur des générations qui viennent. Ah! ne laissons point se dissiper ces leçons d'héroïsme ; que leur martyre nous instruise : nous sommes, par la violence et la raison même de leur sacrifice, les exécuteurs testamentaires de leurs pensées et de leurs espérances. Tout ce qui nous reste de vie longue et tranquille, nous le leur devons. Alors, laissons toute égoïste prudence, nos anciens désirs, nos médiocres convoitises ; levons les yeux vers le courage de ces âmes amplifiées. En nous apprenant à bien mourir, les jeunes héros de la Résistance nous invitent à vivre mieux et à les continuer. Certes, nous n'avons plus maintenant à agir tout comme eux : prenons, du moins la suite de leurs saines idées et de leurs viriles résolutions ; efforçons-nous de leur ressembler en adoptant leur façon de pratiquer et d'honorer la vie ; accordons-leur cette satisfaction suprême de se sentir prolongés dans nos enthousiasmes et dans nos travaux. Voilà ce que le Mémorial de Saucats doit rappeler à travers les générations ; et il ne permettra pas non plus l'oubli de la race de proie incurablement trompeuse, voleuse et tueuse, qui a parfois corrompu quelques lâches et si souvent abattu les meilleurs. Il importe à la France que nous perpétuions au delà de leur ouvrage ceux qui se sont donnés en mourant.

Ce MÉMORIAL, mes amis, érigeons-le, tous, comme les bâtisseurs de cathédrales élevaient jadis leurs sanctuaires : posons avec amour ces pierres qui doivent indiquer qu'en cet endroit, en un jour qui n'était pas comme les autres, puisque c'était un 14 juillet, douze jeunes gens, portant en eux l'exemple de milliers et de milliers d'au-

tres, nous ont dicté pendant trois heures d'un combat inégal une leçon impérissable de bravoure, de ténacité et d'honneur, de vertus qui ont accru, comme disait Barrès, « sinon le bien-être, du moins la Beauté et puis aussi la Dignité de notre espèce ».

Roger LHOMBREAUD
Président du Comité du mémorial de Saucats.



MAQUETTE
DU
MÉMORIAL DE LA RÉSISTANCE
A
SAUCATS

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Juillet 1946.

IMPR. RENÉ SAMIE, 21-23, RUE TEULÈRE - BORDEAUX - DÉPOT LÉGAL 15.048